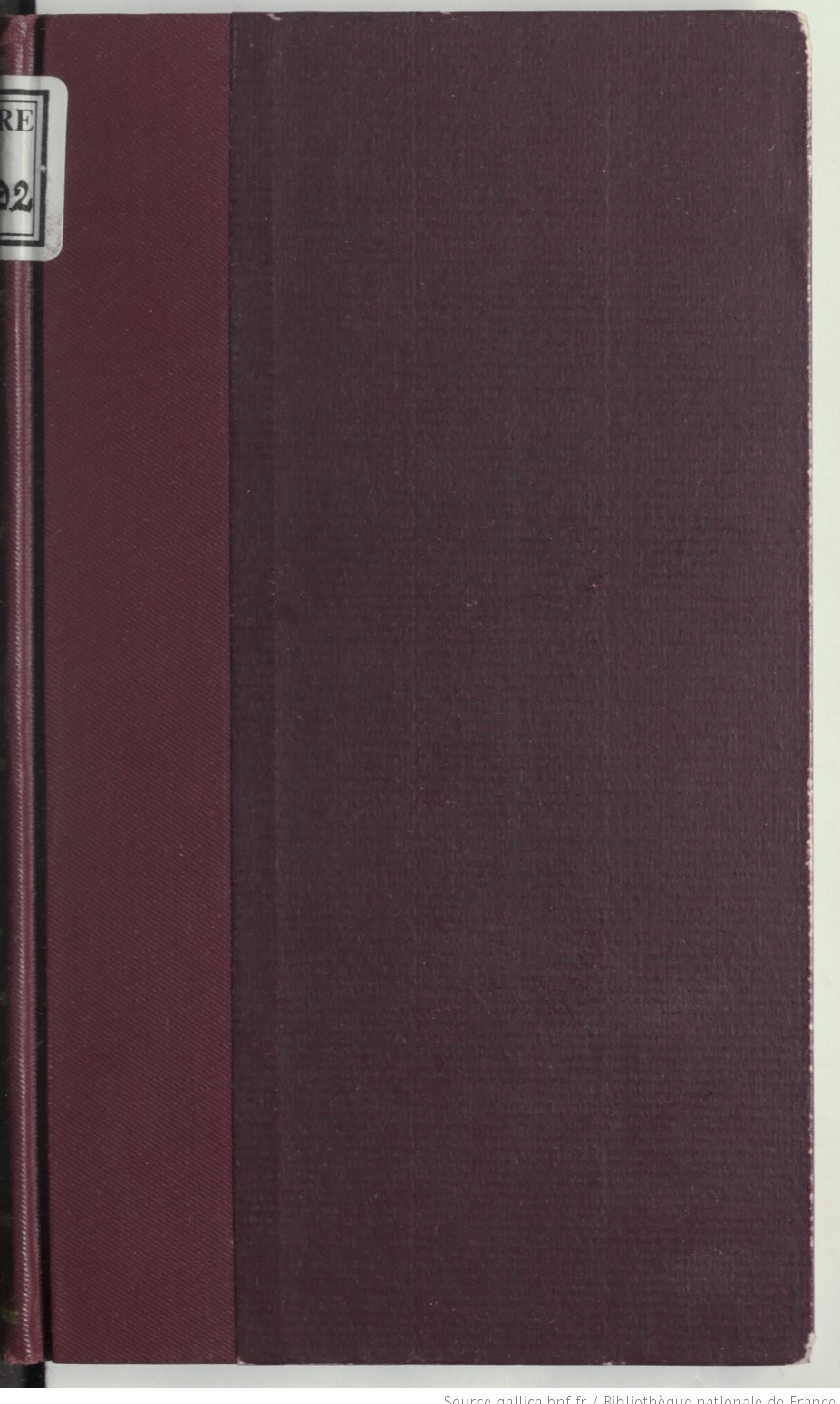


Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...


BnF Gallica


RE
92



OEUVRES COMPLÈTES

DE

E.T.A. HOFFMANN

CONTES ET FANTAISIES.

XVIII.

PARIS

Eugène Renduel.

1833.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Cinquième Livraison.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS,
Quai des Augustins, 55.

CONTES

ET

FANTAISIES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

2

XVIII.

PARIS.
Eugène Renduel,
1833.

CONTES
ET
FANTAISIES

DE E. T. A. HOFFMANN,

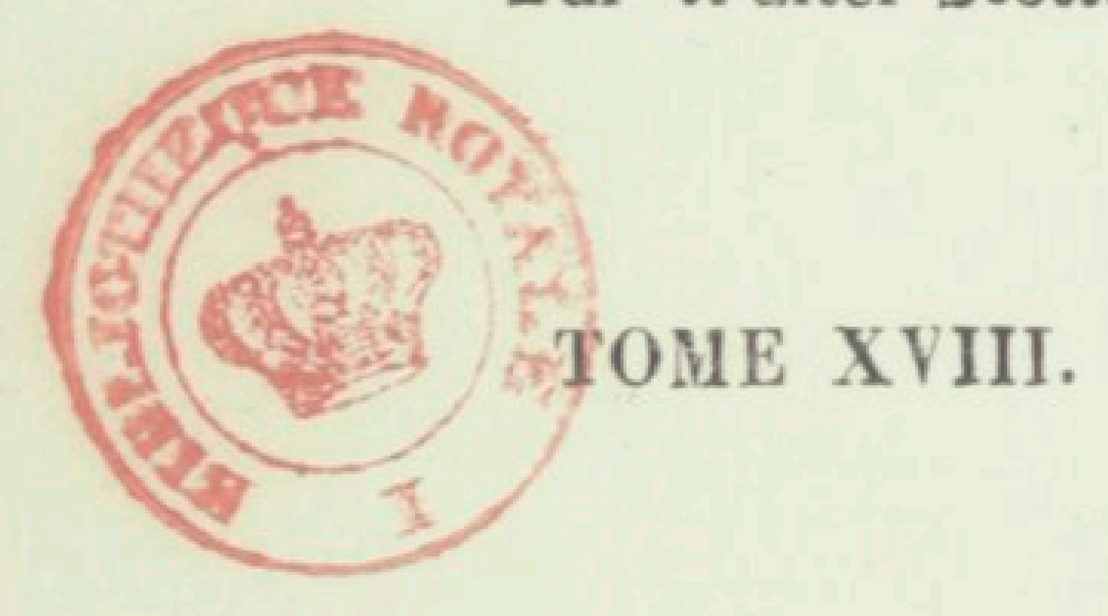
TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOEVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.



TOME XVIII.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1832.

L'ENFANT ÉTRANGER.

Maehrchen fur grosse und kleine kinder!

HOFFMANN, *Sérapions brüder.*

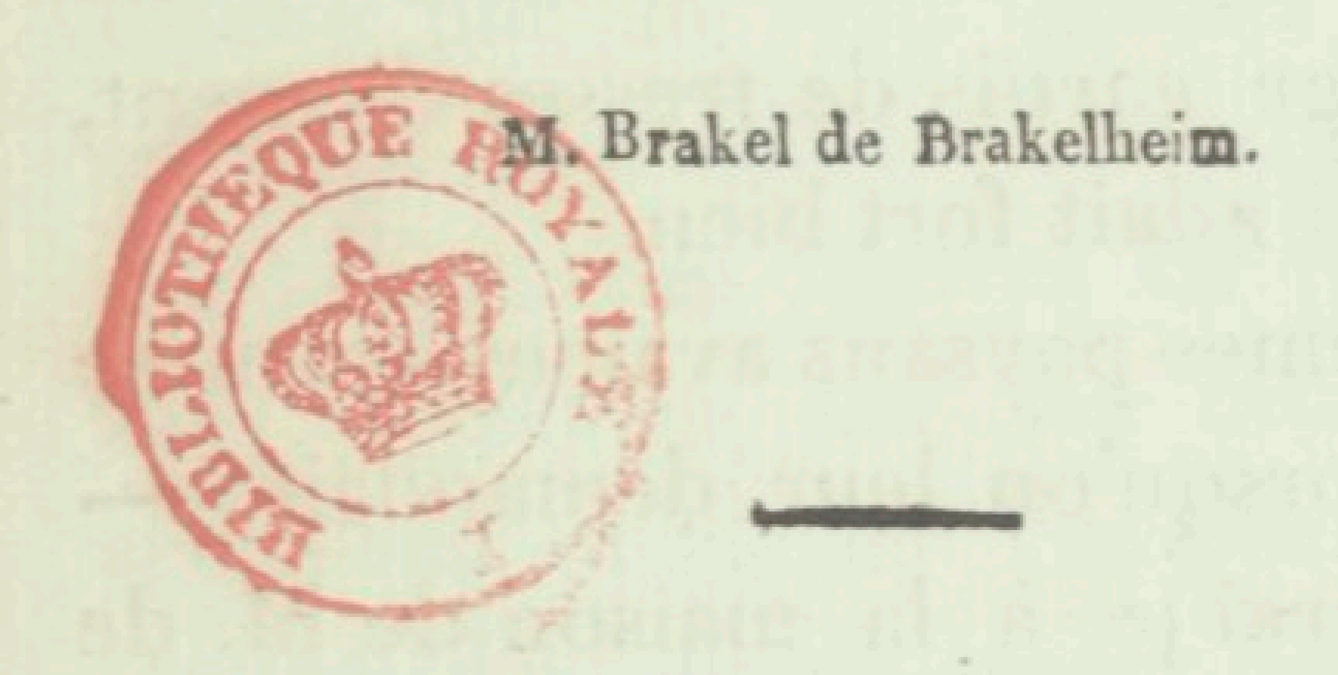
Contes pour les grands et les petits enfans!

FANTAISIES.

L'ENFANT ÉTRANGER.

CHAPITRE PREMIER.

M. Brakel de Brakelheim.



Il y avait une fois un gentilhomme qui se nommait M. Thaddeus de Brakel, qui demeurait dans le petit hameau de Brakelheim, qu'il avait hérité du seigneur de Brakel son père,

et qui était par conséquent sa propriété.

Les quatre paysans qui demeuraient dans ce village, outre M. de Brakel, le nommaient le seigneur, bien qu'on le vît comme eux, aller de côté et d'autre, les cheveux mal peignés, et que le dimanche seulement, lorsqu'il allait à l'église du village voisin, avec sa femme et ses deux enfans, nommés Félix et Christlieb, il avait, au lieu de sa veste de gros drap, un bel habit vert et une veste rouge garnis de tresses d'argent, ce qui lui allait fort bien.

Les mêmes paysans avaient coutume de dire lorsqu'on leur demandait : — Par où irai je à la maison de M. de Brakel? allez toujours devant vous par le village, en montant la colline, jusqu'à l'endroit où sont les bouleaux; c'est le château de monseigneur!

Tout le monde sait qu'un château est un grand et haut bâtiment avec

beaucoup de portes et de fenêtres, même souvent avec des tours et des girouettes étincelantes, mais on ne trouvait pas la moindre trace de tout cela sur la colline aux bouleaux. On n'y trouvait qu'une petite maison basse avec beaucoup de petites fenêtres qu'on ne pouvait voir qu'en se plaçant tout proche. Mais s'il arrive qu'on s'arrête tout-à-coup en silence devant la haute porte d'un grand château, et que, froissé par le vent glacial qui s'en échappe, interdit par les regards ternes des singulières figures de pierre qui sont appuyées sur les murailles et semblent en garder l'entrée, on perd l'envie d'y entrer et on préfère s'en retourner: ce n'était pas du tout le cas devant la petite maison de M. Thaddeus de Brakel; bien au contraire.

Si, dans le petit bois, les beaux bouleaux élancés, avec leurs cîmes garnies

de feuilles, semblaient étendre leurs bras comme pour vous saluer, si le joyeux frôlement de leurs feuilles semblait murmurer : — Bien-venu, soyez bien venu parmi nous! l'accueil était complet en arrivant devant la maison lorsque de douces voix vous criaient par les croisées brillantes comme des miroirs, et que de partout, à travers l'épaisse et sombre vigne qui couvrait les murs jusqu'au toit, vous entendiez : — Entre donc, cher et pauvre voyageur fatigué; viens, tout est bon ici et hospitalier! C'est ce que confirmaient aussi les hirondelles battant gaiement de l'aile dans leurs nids et hors de leurs nids, et la vieille et solennelle cigogne vous regardant sérieusement et prudemment du haut de la cheminée et disant : — J'habite depuis bien des années, pendant l'été, en ce lieu, mais je n'ai pas trouvé un

meilleur logement sur la terre, et si je pouvais surmonter le goût de voyager, que j'ai de naissance, s'il ne faisait pas si froid ici au temps de l'hiver, et si le bois n'était pas si cher, je ne bougerais jamais de cette place.

Aussi belle et aussi gracieuse était la maison du sire de Brakel, bien qu'elle ne fût pas un château.

CHAPITRE II.

La Visite distinguée.

Madame de Brakel s'était levée un matin de très-bonne heure et pétrissait un gâteau, pour lequel elle employait beaucoup plus d'amandes et de raisins de corinthe que pour le gâteau de Pâques même, et qui était aussi bien meilleur en effet que celui-là.

Pendant ce temps, M. de Brakel battait et brossait son habit vert et sa veste rouge, et Félix et Christlieb s'habillaient des meilleurs vêtemens qu'ils eussent.

M. de Brakel dit à ses enfans :—Vous ne devez pas aller courir aujourd'hui dans le bois comme vous faites d'ordinaire, mais il faut rester tranquillement assis dans la chambre, afin que vous soyez bien beaux et bien propres quand viendra votre gracieux oncle ! — Le soleil était clair et agréablement sorti des nuages, et il rayonnait couleur d'or dans les carreaux. Dans le petit bois, soufflait légèrement le vent du matin, et les pinsons, les chardonnerets et les rossignols chantaient ensemble et sifflaient les plus joyeuses chansons. Christlieb était assise silencieuse et pensive devant la table ; tantôt elle remettait en ordre les rubans

rouges de son petit fourreau, tantôt elle essayait de tricoter avec application, ce qui ne lui réussissait pas du tout ce jour-là. Félix, à qui son papa avait mis un beau livre d'images dans les mains, regardait par-dessus le livre dans le petit bois de bouleaux où ordinairement il pouvait aller chaque matin se réjouir à son aise.

— Ah! qu'il fait beau dehors! se disait-il en soupirant; mais lorsque le gros chien de la maison, nommé Sultan, se mit à bondir devant la fenêtre en hurlant et en aboyant, s'échappa quelques instans dans le bois, revint sur ses pas et se remit à hurler et à aboyer comme s'il eût voulu dire au petit Félix : — Ne viens-tu pas dehors dans le bois? que fais-tu dans cette chambre obscure et renfermée? alors Félix n'y tint plus d'impatience. — Ah! ma chère maman, s'écria-t-il, laissez-

moi de grâce faire seulement deux pas dehors !

Mais madame de Brakel répondit :— Non, non, il faut rester dans la chambre. Je sais déjà comme les choses se passent lorsque tu cours au dehors ; il faut que Christlieb te suive, et alors vous courez bien bellement à travers les buissons et les épines. Et puis, vous revenez échauffés et salis, et votre oncle dirait : —Qui donc sont ces petits enfans de paysans ? Les Brakel ne devraient pas avoir cette tournure, ni grands ni petits.

Félix frappa d'impatience sur son livre d'images, et dit à demi-voix, les yeux pleins de larmes : — Si notre gracieux oncle parle ainsi des enfans des paysans, c'est qu'il n'a pas vu Péter, le fils de Vollzad, et Anne Lise, la fille de Huntschel, et tous les enfans de notre village ; car je ne sais pas où on trouverait de plus jolis enfans que ceux-là.

— Sans doute, s'écria Christlieb comme si elle se réveillait d'un songe, et Marguerite, la fille du bailli, n'est-elle pas une jolie enfant, bien qu'elle n'ait pas de beaux rubans rouges comme les miens?

Mais toutes les représentations des enfans et toutes leurs remarques sur la beauté du bois ne servirent de rien. Félix et Christlieb furent forcés de rester dans la chambre, et cela était d'autant plus douloureux que le beau gâteau qui était sur la table répandait la meilleure odeur et ne pouvait être touché avant l'arrivée de l'oncle.

—Ah! seulement s'il arrivait, disaient les enfans, s'il arrivait enfin! Et les pauvres enfans pleuraient presque d'impatience.

Enfin on entendit distinctement le bruit lourd des pas de plusieurs chevaux, et on vit par devant la maison

un carrosse si brillant et si richement orné d'enjolivemens d'or que les enfans furent frappés de la plus grande surprise, car de leur vie ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Un grand homme maigre, appuyé sur le bras d'un chasseur qui avait ouvert la portière, se laissa aller dans les bras du seigneur de Brakel, il posa doucement ses joues contre les siennes, et lui dit à voix basse : — Bonjour, mon cher cousin; ne faites pas de cérémonie, je vous en prie.

Pendant ce temps, le chasseur avait encore fait descendre du carrosse une petite grosse dame avec des joues très-rouges, et deux enfans, un petit garçon et une petite fille. Alors Félix et Christlieb firent ce que leur avaient ordonné leurs parens. Ils s'approchèrent du grand homme maigre, prirent chacun une de ses mains, et dirent en

la baisant : — Soyez le très-bien venu, monsieur et gracieux oncle! Puis ils en firent autant auprès de la grosse petite femme et lui dirent : — Soyez la très-bien venue, madame et gracieuse tante! Puis ils s'approchèrent des enfans et furent bien étonnés, car ils n'avaient jamais vu d'enfans semblables à ceux-ci. Le petit garçon portait de longs pantalons et une jaquette de drap écarlate toute couverte de galons et de tresses d'or, un petit sabre brillant pendait à son côté, et sur sa tête il avait un curieux bonnet écarlate avec une plume blanche, sous laquelle on voyait son petit visage pâle et jaune et ses yeux tristes et endormis qui regardaient timidement autour de lui. La petite fille avait, il est vrai, un fourreau blanc, mais avec une énorme quantité de dentelles et de rubans. Ses cheveux étaient singulièrement arran-

gés en tresse et maintenus en une pointe, sur laquelle brillait une petite couronne. Christlieb chercha à prendre courage et voulut saisir la main de la petite fille, mais elle la retira promptement, et fit une mine si triste et si affectée que Christlieb en eut véritablement peur et s'éloigna d'elle. Félix voulut, de son côté, voir de plus près le beau sabre du petit garçon et y porta la main, mais l'enfant se mit à crier : — Mon sabre, mon sabre ! il veut me prendre mon sabre ! Et il courut auprès de l'homme maigre, derrière lequel il se cacha. Félix devint tout rouge et dit en colère : — Je ne veux pas te prendre ton sabre, petit imbécille ! Ces derniers mots, il les murmura entre ses dents, mais M. de Brakel avait tout entendu et parut très-embarrassé, et il se mit à déboutonner

et à reboutonner sa veste et à dire : — Allons, allons, Félix!

La grosse dame dit : — Adelgunde, Hermann, ces enfans ne vous font rien; ne soyez pas si timides! L'homme maigre murmura : — Ils feront connaissance! prit le bras de madame de Brakel et la conduisit dans la maison. M. de Brakel les suivait avec la grosse dame, dont Adelgunde et Hermann ne lâchaientpoint le bout de robe. Christlieb et Félix marchaient derrière.

— Maintenant, on va entamer le gâteau! dit tout bas Félix à sa sœur.

— Ah! oui! répondit celle-ci avec joie.

— Et alors nous irons courir dans le bois, continua Félix.

— Et nous ne nous embarrasserons pas de ces petites créatures, qui ne savent rien dire, reprit Christlieb.

Félix fit un bond en l'air, et ils entrè-

rent dans la chambre. Adelgunde et Hermann ne purent manger du gâteau, parce que, comme le dirent leurs parens, cela leur ferait du mal. Ils reçurent chacun un petit biscuit, que l'on tira d'une boîte que le chasseur avait apportée. Félix et Christlieb mordirent vigoureusement dans un gros morceau de gâteau que leur présenta leur bonne mère et se trouvèrent de très-belle humeur.

CHAPITRE III.

Comment se passa la visite distinguée.

L'homme maigre, nommé Cyprien de Brakel, était bien en effet le cousin de M. Thaddeus de Brakel, mais c'était un bien plus éminent personnage que celui-ci; car, outre qu'il avait le titre de comte, il portait sur chacun de ses habits, et même sur son pei-

gnoir à poudrer, une large étoile d'argent. C'est pourquoi, un an auparavant, lorsqu'il était venu sans sa femme et sans ses enfans, voir son cousin Thaddeus de Brakel, Félix lui avait dit : — Dis donc, mon cher oncle, est-ce que tu es devenu roi, par hasard? Félix avait vu dans son livre d'images un roi qui portait une semblable étoile sur sa poitrine, et il devait croire que son oncle, qui portait ce signe, était devenu roi aussi.

L'oncle avait beaucoup ri à cette question, et il avait répondu : — Non, mon petit garçon, je ne suis pas le roi, mais le serviteur le plus fidèle du roi, et son ministre qui gouverne beaucoup de gens. Si tu appartenais à la ligne des comtes de Brakel, tu pourrais peut-être un jour porter une semblable étoile, mais tu n'es qu'un simple gentilhomme de la branche

cadette, et nous ne ferons jamais grand' chose de toi.

Félix n'avait pas du tout compris son oncle, et M. de Thaddeus de Brakel prétendait que cela n'était pas du tout nécessaire.

En ce moment l'oncle se mit à raconter à sa grosse femme comment Félix l'avait pris pour le roi, et elle s'écria : — O douce et touchante innocence ! Félix et Christlieb furent obligés de sortir de leur coin, où ils mangeaient leur gâteau en badinant et en riant. La mère leur essuya la bouche, et les remit au gracieux oncle et à la gracieuse tante, qui les embrassèrent et leur mirent deux boîtes dans la main en s'écriant à chaque instant : — O douce nature ! belle innocence des champs ! M. Thaddeus de Brakel et sa femme pleuraient de joie de la bonté de leurs nobles parens.

Pendant ce temps, Félix avait ouvert sa boîte, et il y trouva des bonbons qu'il se mit à manger aussitôt, en quoi il fut imité par Christlieb.

— Mon enfant, mon enfant, cria l'oncle, prends bien garde, tu te gâteras les dents! il faut garder le sucre dans la bouche jusqu'à ce qu'il fonde. Mais Félix se mit à rire et dit : — Eh! mon oncle, me prenez-vous pour un enfant au maillot et croyez-vous que j'aie de si petites dents? En disant ceci il se mit à croquer ses bonbons de plus belle.

—O! l'aimable naïveté! disait la grosse dame; l'oncle riait aussi beaucoup; mais la sueur coulait à grosses gouttes du front de M. Thaddeus; il était tout honteux de l'incivilité de Félix, et la mère lui murmurait à l'oreille : — Ne grince pas ainsi les dents, méchant petit garçon! Le pauvre Félix, tout

confus, ôta lentement de sa bouche le bonbon qu'il y avait mis, le replaça dans la boîte et la tendit à son oncle en disant : — Reprends ton sucre, je n'en veux pas, puisque je ne peux pas le manger.... Christlieb, accoutumée à imiter en tout son frère, en fit absolument autant.

C'en fut trop pour le pauvre Thaddeus; il éclata. — Ah! mon noble et gracieux cousin, dit-il, excusez les folies de ces simples enfans; mais à la campagne, avec une vie aussi isolée.... — Ah! si mes enfans étaient bien élevés comme les vôtres!

Le comte Cyprien sourit de satisfaction, et toussa d'une manière affectée en regardant Adelgunde et Hermann. Ils avaient fini depuis long-tems leurs biscuits, et ils étaient assis tranquillement sur leurs chaises, sans bouger et sans changer de figures. La grosse

dame sourit joliment en disant : — Mon cousin, l'éducation de nos enfans nous tient au cœur par-dessus tout. Elle fit alors un signe au comte Cyprien, qui retourna vers ses enfans et leur fit toutes sortes de questions, auxquelles ils répondirent avec une grande vitesse. Il les questionna sur beaucoup de villes, de fleuves et de montagnes qui étaient à beaucoup de mille lieues et qui portaient les noms les plus singuliers. Ils savaient aussi bien décrire la mine des animaux qui doivent habiter bien loin dans des forêts sauvages. Puis ils parlèrent de buissons, de fleurs, de fruits et d'arbres étrangers comme s'ils les avaient vus leurs arbres et comme s'ils avaient goûté de leurs fruits. Hermann raconta fort exactement comment les choses s'étaient passées, il y a trois cents ans, dans une grande bataille, et il savait nommer par leurs

noms tous les généraux qui y avaient été vaincus. Enfin, Adelgunde parla même des étoiles, et prétendit qu'elles formaient au ciel toutes sortes d'animaux et d'autres figures. Félix devint tout inquiet et embarrassé ; il s'approcha de madame de Brakel et lui dit tout doucement à l'oreille : —Ah ! maman, chère maman, que signifie donc tout ce qu'ils répètent et bavardent-là ? — Retiens ta langue, sot enfant, lui dit la mère ; ce sont les sciences !

—Cela est incroyable! cela est inouï! dans un âge si tendre! s'écriait M. de Brakel à chaque instant; mais madame de Brakel soupirait et disait : — O Seigneur Jésus! quels anges sont ceux-là ! que deviendront nos enfans dans ce pays désert!

Mais lorsque M. Thaddeus se mit à gémir avec sa femme, le comte Cyprien

les consola, en leur promettant d'envoyer dans peu de temps un homme savant qui entreprendrait gratuitement l'éducation de leurs enfans. Pendant ce temps, on amena le beau carrosse. Le chasseur en tira deux grandes boîtes, que prirent Adelgunde et Hermann, et qu'ils présentèrent à Christlieb et à Félix.

— Si vous aimez les joujoux, mon cher, dit Hermann en s'inclinant avec affectation, en voici quelques-uns des plus jolis que je vous ai apportés. Félix avait les oreilles baissées; il était triste et ne savait pas pourquoi; il tenait machinalement la boîte dans ses doigts et murmurait : — Je ne me nomme pas *mon cher*, mais Félix, et aussi pas *vous*, mais *toi*. Christlieb avait aussi plus envie de pleurer que de rire, bien que toutes sortes de bonnes odeurs de confitures s'échappassent de la boîte que

lui avait donnée Adelgunde. A la porte sautait et aboyait, selon sa coutume, le chien Sultan, l'ami fidèle et le favori de Félix; mais Hermann eut si peur du chien qu'il revint en courant dans la chambre et se mit à pleurer bien fort.

— Il ne te fera rien, dit Félix : pourquoi cries-tu et pleures-tu ainsi? Ce n'est qu'un chien, et n'as-tu pas vu, toi, les bêtes les plus terribles? Et s'il voulait te faire du mal, n'as-tu pas un sabre?

Le discours de Félix ne servit de rien ; Hermann continua de crier jusqu'à ce que le chasseur le prît sur son bras et le portât dans le carrosse. Adelgunde, subitement saisie du chagrin de son frère, ou Dieu sait pour quelle autre cause, se mit également à pleurer, ce qui toucha tellement la pauvre Christlieb qu'elle se mit à en faire autant. C'est au milieu des cris et des

pleurs des trois enfans que M. le comte Cyprien de Brakel partit de Brakelheim et que se termina la visite distinguée.

CHAPITRE IV.

Les nouveaux Joujoux.

Dès que le carrosse qui portait le comte Cyprien de Brakel et sa famille eut descendu la colline, M. Thaddeus se débarrassa aussitôt de son habit vert et de sa veste rouge, et, lorsqu'il eut aussi vite repris sa veste de gros

drap et passé ses mains dans ses cheveux, il reprit haleine, alongea les bras et s'écria : — Dieu soit loué !

Les enfans ôtèrent aussi très-promptement leurs habits des dimanches et se sentirent joyeux et légers. — Au bois ! au bois ! s'écria Félix en essayant de ses plus belles culbutes. — Ne voulez-vous pas voir d'abord ce que Hermann et Adelgunde vous ont apporté ? dit la mère. Et Christlieb, qui, tout en se déshabillant, avait regardé la boîte avec des yeux curieux, prétendit que cela devait se faire d'abord et qu'il serait bien temps ensuite de courir dans le bois. Félix fut très-difficile à persuader ; il dit : — Que peut nous avoir apporté de beau ce petit garçon si raide et si droit avec sa sœur couverte de rubans? Pour ce qui est des sciences, comme dit maman, il parle tant qu'on veut là-dessus ; il con-

naît les lions et les ours, il sait comment on prend les éléphans, et il a peur de mon Sultan ! il a un sabre au côté, et il pleure, il crie et se couche sous la table. Cela doit faire un beau chasseur !

— Ah ! mon bon Félix, laisse-moi donc ouvrir un petit peu les boîtes ! Ainsi criait Christlieb, et, comme Félix cherchait toujours à lui faire plaisir, il renonça pour l'instant au plaisir de courir dans le bois, et s'assit tranquillement avec sa sœur devant la table où se trouvaient les boîtes. Elles furent ouvertes par la mère. O lecteurs bien aimés ! à vous-mêmes il vous est arrivé certainement une pareille joie au temps de Noël ou de Pâques ; vous avez, vous, été si souvent dotés de cadeaux par vos parens et vos chers amis. Souvenez-vous comme vous sautiez de joie lorsque les brillans soldats,

les petits joueurs d'orgue, les belles poupées, les élégans ustensiles de tous genres étaient étendus devant vous! La joie que vous eûtes alors, Félix et Christlieb la goûtaient vivement, car une collection entière des plus jolies petites choses sortit des boîtes, et elle était accompagnéed'une grande quantité de friandises.

—Ah! que cela est beau! s'écrièrent les enfans. Seulement Félix mit avec mépris de côté une boîte de bonbons, et lorsque Christlieb le pria de ne pas jeter du moins le sucre crystallisé par la fenêtre, comme il avait dessein de le faire, il renonça à son projet, mais il ouvrit la boîte et jeta quelques bonbons à Sultan, qui venait de se glisser dans la chambre. Sultan se mit à les flairer et détourna sa gueule avec dégoût.

— Tu vois, Christlieb, s'écria Félix

d'un ton triomphant, Sultan lui-même ne se soucie pas de manger ces vilaines choses !... Au reste, rien ne fit plus plaisir à Félix qu'un chasseur qui mettait son fusil en joue et le tirait lorsqu'on tendait un petit cordon caché sous sa veste. Puis il gratifia de son amour un petit homme qui jouait de la harpe lorsqu'on touchait une cheville; mais ce qui lui plut par-dessus toutes choses, ce fut un fusil et un couteau de chasse, en bois tous les deux, et un bonnet de hussard accompagné d'une sabretache. Christlieb se prit d'affection pour une belle poupée. Les enfans en oublièrent le bois et la prairie, puis la nuit venue ils allèrent se mettre au lit.

CHAPITRE V.

Ce qui se passa dans le bois.

Le lendemain, dès le jour, les enfans reprirent les choses où ils les avaient laissées la veille : c'est-à-dire qu'ils allèrent chercher leurs boîtes, qu'ils étendirent leurs joujoux et s'en amusèrent de mille manières. Comme la veille,

le soleil brillait clairement et joyeusement à travers les fenêtres, les arbres agités par le vent du matin, murmuraient et bruissaient doucement; le pinson, le chardonneret et le rossignol chantaient leurs plus jolies chansons; tout d'un coup Félix se sentit le cœur tout serré auprès de son chasseur, de son fusil et de sa sabretache. — Ah! dit-il, il fait bien plus beau dehors! viens, Christlieb, allons courir dans le bois!... Christlieb venait de déshabiller sa grande poupée, et elle était sur le point de la rhabiller, ce qui lui causait beaucoup de plaisir; aussi elle ne voulait pas sortir : — Mon cher Félix, dit-elle, ne pourrions-nous pas jouer encore un peu ici?

— Sais-tu une chose, Christlieb? répondit Félix; nous emporterons avec nous nos plus beaux joujoux. Je bouclerai à mon côté mon couteau de

chasse, je mettrai mon fusil sur mon épaule et j'aurai l'air d'un chasseur. Je prendrai le petit homme de bois, et toi, tu pourras emporter ta grande poupée et ton ménage. Allons, viens!

Et les deux enfans, chargés de leurs jouets, s'en allèrent courir au bois, où ils s'établirent sur une jolie petite place verte.

Ils avaient joué ensemble quelque temps, et Félix avait fait répéter un morceau à son petit harpiste de bois lorsque Christlieb se mit à dire : — Sais-tu bien, Félix, que ton musicien ne joue pas bien du tout? Écoute donc comme cela résonne mal dans le bois. Ting! ting! ping! ping! et toujours la même chose. Les oiseaux nous regardent d'un air étonné dans le fond des buissons; on dirait qu'ils se moquent de ce vilain musicien qui veut imiter leur ramage.

Félix tourna de plus fort en plus fort la mécanique, enfin il s'écria : — Tu as raison, Christlieb! c'est très-vilain en effet, la musique que nous fait ce petit coquin-là; j'ai vraiment honte devant ce pinson qui nous regarde avec des yeux si malins. Mais il faut que le petit coquin joue mieux. A ces mots, Félix tourna si fort la vis, que, crac! crac! toute la boîte se brisa en mille morceaux et que le petit musicien qui était dessus tomba avec un bras de moins.

— Oh! oh! s'écria Félix.

— Ah! l'homme à la harpe! s'écria Christlieb.

Félix regarda quelques momens les débris de la boîte, puis il se mit à dire :

— C'était un pauvre homme qui jouait de la mauvaise musique et qui avait l'air froid et triste comme mon petit cousin Hermann. Il jeta loin de lui le

petit homme dans un buisson. — Vive mon chasseur, dit-il ensuite, celui-là touche toujours le but! — En parlant ainsi, il se mit à lui faire faire l'exercice. Lorsque ce passe-temps eut duré quelques momens, Félix reprit : — Il est cependant ennuyeux que ce petit homme vise toujours au même but. Dans le bois il faut tirer sur les cerfs, les chevreuils, les lièvres, et les atteindre en pleine course. Il ne faut plus qu'il tire sur son but. Félix brisa alors la petite cible placée devant le chasseur. — Maintenant, tire en liberté! s'écria-t-il; mais il avait beau agiter le fil qui le faisait mouvoir, les bras du petit chasseur restaient pendans; il ne mettait plus son fusil en joue, et il ne lâchait plus la détente.

— Ah! ah! dit Félix, dans ta chambre tu ajustes bien le but; mais dans le bois, qui est la véritable place

du chasseur, cela ne va plus. Tu as peur des chiens aussi sans doute, et, s'il en venait un, tu te sauverais avec ton fusil comme le petit cousin avec son sabre! Ah! mauvais chasseur, chasseur inutile! Et il jeta le chasseur dans le buisson où il avait déjà jeté le joueur de harpe; puis il prit la main de sa sœur et l'engagea à courir avec lui dans le bois.

— Ah! cher Félix, dit la petite fille, ma poupée viendra courir avec nous; cela nous divertira beaucoup!

Alors Félix et Christlieb prirent chacun un bras de la poupée, et se mirent à courir dans le bois en descendant la colline jusqu'à l'étang bordé de hauts roseaux qui faisait encore partie du domaine de M. Thaddeus de Brakel, et sur lequel il se plaisait à tirer de temps en temps des canards sauvages. Là les enfans s'arrêtèrent, et Félix dit :

— Reposons-nous un peu : j'ai un fusil; qui sait si je ne tuerai pas un canard aussi bien que le fait notre père?

Mais en ce moment Christlieb s'écria : — Ah ! ma poupée ! vois ce qu'est devenue ma poupée !

En vérité, la pauvre poupée avait un aspect misérable. Ni Christlieb ni Félix n'avaient fait attention à elle en courant, et il était arrivé que ses habits s'étaient entièrement déchirés aux broussailles et que ses deux petites jambes s'étaient cassées. De son joli visage de cire il ne restait pas non plus de traces, tant il était effacé et déchiré.

— Ah ! ma poupée, ma belle poupée ! répétait Christlieb en pleurant.

— Tu vois maintenant, lui dit Félix, les sottes choses que nous ont apportées ces deux enfans étrangers. Quelle gauche et maladroite poupée, qu'une

poupée qui ne peut pas courir avec nous sans perdre sa figure, sa robe ; ses jambes ! Donne-la moi.

Christlieb tendit tristement la poupée défigurée à son frère, et ne put retenir un cri perçant lorsque celui-ci la lança, sans hésiter, dans l'étang.

— Ne te chagrine pas pour cette sotte chose, ma sœur, dit Félix. Si je tue une oie, je te donnerai les plus belles plumes qui se trouveront sous son aile.

Un léger bruit se fit entendre dans les roseaux ; Félix ajusta promptement son fusil de bois, mais il le baissa aussitôt, et regarda d'un air pensif devant lui. — Ne suis-je pas, moi-même, un sot enfant, dit-il à voix basse, ne faut-il pas du plomb et de la poudre pour tirer, et ai-je donc ces deux choses ? Pourrai-je mettre, d'ailleurs, de la poudre dans un fusil de bois ? A

quoi sert donc cette mauvaise chose de bois, et le couteau de chasse aussi de bois, il ne coupe ni ne pique. Le sabre du cousin était sans doute de bois aussi : c'est pour cela qu'il n'a pas osé le tirer lorsque Sultan lui a fait peur. Je vois que le cousin s'est moqué de nous avec ses joujoux qui représentent quelque chose et qui sont des objets inutiles.

Et, sans plus tarder, Félix lança le fusil, le couteau de chasse et sa sabretache dans l'étang. Christlieb était cependant affligée de la perte de sa poupée, et Félix n'était pas sans tristesse. Ils revinrent lentement à la maison, et lorsque la mère leur dit : — Enfans, où sont vos joujoux? Félix raconta fidèlement comme les choses s'étaient mal passées entre lui et le musicien et ses autres jouets, et plus mal encore entre la poupée et Christlieb.

— Ah ! s'écria madame de Brakel un peu émue, sots enfans que vous êtes, vous ne savez pas vous servir des beaux joujoux qu'on vous donne ! Mais M. de Brakel, qui avait écouté avec une satisfaction visible le récit de Félix, dit ensuite : — Laissez les enfans agir à leur fantaisie ; je ne suis pas fâché qu'ils soient débarrassés de ces choses qui les gênaient et les troublaient.

Ni madame de Brakel ni les enfans ne comprirent ce que M. de Brakel voulait dire par ces paroles.

CHAPITRE VI.

L'Enfant étranger.

Félix et Christlieb étaient allés de grand matin dans le bois. La mère leur avait recommandé de revenir bientôt, parce qu'ils devaient rester dans la chambre, et y écrire et y lire beaucoup plus long-temps que de cou-

tume, afin de n'avoir pas trop à rougir devant le professeur qui devait arriver. Aussi Félix avait dit à sa mère : — Laisse-nous donc cette heure, afin que nous puissions courir et sauter en liberté !

Ils se mirent aussitôt à courir l'un après l'autre comme le chien après le lièvre ; mais ce jeu, comme tous ceux qu'ils commencèrent ensuite, ne leur causa que de l'ennui et du chagrin. Ils ne savaient eux-mêmes comment la chose se faisait, mais il leur arrivait ce jour-là mille choses fâcheuses : tantôt le bonnet de Félix, chassé par le vent, volait dans les broussailles ; tantôt les habits de Christlieb s'accrochaient à un buisson, ou elle se cognait si violemment le pied à un caillou pointu que la douleur lui arrachait des cris. Ils renoncèrent alors à tous les jeux

et se mirent à marcher lentement dans le bois.

— Rentrons dans le logis, dit Félix. Mais, au lieu de continuer sa marche, il se coucha à l'ombre d'un bel arbre. Christlieb suivit son exemple. Les deux enfans, découragés, gardèrent longtemps le silence.

— Ah ! s'écria Christlieb en soupirant, si nous avions encore nos beaux joujoux !

— Ils ne nous serviraient à rien, dit Félix ; nous serions encore obligés de les briser et de les jeter. Écoute, Christlieb, notre mère a cependant raison. Les joujoux étaient bons, mais nous ne savions pas nous en servir, et cela vient de ce que nous ignorons les sciences.

— Ah ! cher Félix, dit Christlieb, tu as raison : si nous savions joliment les sciences par cœur comme le beau

cousin et la belle cousine, ah ! tu aurais encore ton chasseur, ton musicien, ma poupée ne serait pas au fond du lac aux oies sauvages ! Que nous sommes maladroits ! Ah ! si nous savions les sciences !

Christlieb, en parlant ainsi, se mit à pleurer et à gémir d'une manière pitoyable, Félix joignit sa voix à la sienne, et les pauvres enfans criaient et gémissaient à faire retentir tout le bois.

— Pauvres enfans que nous sommes, disaient-ils, nous n'avons pas de sciences !... Mais tout à coup ils s'arrêtèrent et se demandèrent avec surprise : — Ne vois-tu pas Christlieb ? — N'entends-tu pas, Félix ?

De l'ombre la plus épaisse du sombre buisson qui était devant eux brillait une lueur merveilleuse qui chatoyait sur les feuilles tremblantes comme un

doux rayon de la lune, et à travers le murmure du bois on entendait un bel accord comme celui du vent lorsqu'il passe sur les cordes d'une harpe et qu'il réveille l'harmonie qui y dort. Les enfans se sentirent tout joyeux, leur chagrin disparut, mais les larmes restèrent encore suspendues dans leurs yeux par l'effet d'une douleur qu'ils n'avaient jamais connue.

Plus la lumière devenait brillante dans le buisson, plus les tons merveilleux résonnaient hautement et plus le cœur des enfans battait avec force. Ils regardèrent attentivement la lumière, et aperçurent, éclairé par le soleil, le plus bel enfant du monde qui leur souriait agréablement et leur faisait signe.

— Oh! viens à nous, cher enfant, s'écrièrent à la fois Christlieb et Félix

en se levant tout à coup et en étendant leurs petites mains vers lui avec un désir inexprimable.

— Je viens, je viens, répondit une douce voix du fond du buisson, et comme légèrement porté par le vent du matin, l'enfant étranger vint par-dessus les branches et le feuillage vers Félix et sa sœur.

CHAPITRE VII.

Comment l'Enfant étranger joua avec Félix et Christlieb.

— Je vous ai bien entendus de loin pleurer et vous plaindre, dit l'enfant étranger, et cela m'a fait de la peine pour vous : que vous manque-t-il donc, chers amis?

—Ah! nous n'en savions rien nous-

mêmes, répliqua Félix, mais maintenant il me semble que c'est toi qui nous manquais.

— Cela est vrai! dit Christlieb; maintenant que tu es avec nous, nous devenons joyeux. Pourquoi es-tu resté si long-temps absent?

En effet, il semblait aux deux enfans qu'ils eussent connu depuis long-temps cet enfant étranger, qu'ils eussent joué avec lui, et que leur chagrin eût été causé par l'absence de leur petit camarade.

— Nous n'avons plus de joujoux, il est vrai, dit Félix, car, simple garçon que je suis, j'ai indignement gâté et jeté ceux que mon cousin à la culotte de peluche m'avait donnés, mais nous n'en jouerons pas moins.

— Eh! Félix, dit l'enfant étranger en riant aux éclats, comment peux-tu parler ainsi? les choses que tu as jetées

ne valaient rien, mais toi et Christlieb n'êtes-vous pas entourés des plus magnifiques joujoux qu'on ait jamais vus?

— Où donc? où donc? s'écrièrent à la fois Christlieb et Félix.

Et Christlieb et Félix s'aperçurent que sur l'épais gazon, sur la mousse laineuse, brillaient toutes sortes de fleurs charmantes qui semblaient des yeux étincelans, qu'au milieu d'elles on voyait des pierres barriolées et des coquillages éclatans comme le cristal, et que des insectes dorés dansaient et sautillaient en bourdonnant tout bas de joyeuses chansons.

— Nous allons bâtir un palais, s'écria l'enfant étranger; aidez-moi à recueillir les pierres!

Christlieb et Félix se joignirent à lui, et l'enfant savait si bien arranger et choisir les pierres, qu'elles s'élevèrent bientôt en hautes colonnes qui brillaient

au soleil comme un métal poli, et par-dessus il forma un dôme léger et de mille couleurs. L'enfant brisa les fleurs qui brillaient dans le gazon, et les fleurs montèrent en rendant de doux sons, et elles formèrent un bocage odorant sous lequel les enfans se mirent à bondir avec joie. L'enfant étranger battit des mains, et le toit du palais s'abîma. Les insectes dorés l'avaient formé avec leurs ailes, et les colonnes se changèrent en un ruisseau argenté, sur le bord duquel les belles fleurs s'établirent, regardant tantôt curieusement dans les eaux, tantôt balançant çà et là leurs petites têtes, et tantôt écoutant son innocent murmure. Alors l'enfant cueillit des brins de gazon et brisa de petites branches d'arbres qu'il parsema devant Félix et Christlieb, et les brins de gazon se changèrent en belles poupées, les branches devinrent les plus

jolis petits chasseurs qu'on ait jamais vus ; les poupées dansèrent autour de Christlieb, se laissèrent prendre sur ses genoux, et commencèrent d'une voix douce : — Aime-nous, bonne Christlieb, aime-nous !

Les chasseurs se formèrent en troupes, firent retentir leurs armes, sonnèrent de leurs trompes, et crièrent : — Halloh! halloh ! En chasse ! en chasse ! Des lièvres s'élancèrent des taillis, et derrière eux des chiens, et les chasseurs se mirent à galoper à leur suite ! C'était un bruit, une joie ! Tout se perdit bientôt au loin. Christlieb et Félix s'écrièrent : — Où sont les poupées, où sont les chasseurs? L'enfant étranger leur dit : — Oh ! ils sont tous à votre commandement, ils seront auprès de vous dès que vous le voudrez ; mais n'aimez-vous pas mieux courir un peu dans le bois?

— Ah, oui! ah, oui! répondirent les deux enfans. L'enfant étranger les prit par la main et leur dit: — Venez, venez! Et ils partirent.

Mais peut-on appeler cela courir? Non, les enfans volèrent comme un souffle léger dans le bois et à travers la plaine, et les oiseaux voltigeaient en tournoyant et en battant des ailes autour d'eux. Une fois ils s'élevèrent bien haut, bien haut dans les airs. — Bonjour, mes enfans! bonjour, ami Félix! leur cria l'hirondelle en volant près d'eux. — Ne me faites pas de mal, ne me faites pas de mal! je ne mangerai pas vos tourterelles! dit le vautour en s'écartant d'un air inquiet pour laisser passer les enfans.

Félix était transporté de joie, mais Christlieb avait peur.

— La respiration me manque, je tombe! s'écria-t-elle. Au même instant,

l'enfant étranger les déposa doucement et leur dit : — Maintenant, je vais vous chanter l'adieu des bois; demain je vous reverrai.

L'enfant tira alors un petit cor dont les cercles d'or étaient si fins qu'ils semblaient des guirlandes de fleurs éclatantes , et se mit à en souffler si harmonieusement que tout le bois retentit des échos les plus ravissans et que les rossignols vinrent se reposer sur les arbres voisins pour l'entendre. Mais tout-à-coup les sons retentirent de plus en plus, et l'enfant disparut. On entendit dans les buissons une douce voix répéter : Demain, demain!

— Ah! si c'était déjà demain! dirent Félix et Christlieb en se rendant en toute hâte à la maison pour conter à leurs parens ce qui s'était passé dans le bois.

CHAPITRE VIII.

Ce que M. de Brakel et sa femme dirent à l'enfant étranger, et ce qui s'en suivit.

— Je suis presque tenté de croire que les enfans ont rêvé tout cela ! — Ainsi parlait M. Thaddeus de Brakel à sa femme lorsque Félix et Christlieb, tout pleins de l'enfant étranger, ne cessaient de louer ses manières char-

mantes, son chant agréable et ses jeux merveilleux.

— Lorsque je songe qu'il est impossible qu'ils aient rêvé tous les deux, à la fois les mêmes choses, je ne sais plus que penser, ajoutait M. de Brakel.

— Ne te casse pas la tête, mon cher mari, disait madame de Brakel; je parie que l'enfant étranger n'est autre que Gottlieb, le fils du maître d'école du village voisin. Il est venu courir jusqu'ici pour mettre toutes sortes de folies dans la tête de nos enfans, mais que cela ne lui arrive plus !

M. de Brakel ne partageait pas du tout l'opinion de sa femme, et, pour mieux s'assurer de toute cette affaire, Félix et Christlieb furent appelés, et on leur demanda quelle figure avait l'enfant et comment il était habillé.

Pour l'extérieur de l'enfant, Félix et sa sœur furent d'accord à dire que

l'enfant avait un visage blanc comme les lys, des joues roses, des lèvres rouges comme des cerises, des yeux bleus brillans, des cheveux de couleur d'or et plus beaux qu'on ne pourrait le dire. Quant aux habits, ils ne pouvaient rien dire, sinon que l'enfant n'avait certainement pas une jaquette bleue rayée, des culottes semblables, et un bonnet de cuir comme le fils du maître d'école. Christlieb prétendait qu'il portait une petite robe de feuilles de roses bien belle, bien brillante et bien légère; mais, de son côté, Félix disait que l'habit de l'enfant brillait d'un vert doré comme une feuillée au soleil du printemps. L'enfant, continuait Félix, ne pouvait appartenir à un maître d'école, il s'entendait trop bien à la chasse, et finirait par faire un chasseur accompli.

— Eh! Félix, dit Christlieb, com-

ment peux-tu dire que cette jolie petite fille deviendra un chasseur? Il est possible qu'elle s'entende à la chasse, mais elle s'entend encore bien mieux au ménage, et elle habille les poupées on ne peut mieux !

Ainsi Félix tenait l'enfant étranger pour un garçon, et Christlieb le donnait pour une petite fille.

Madame de Brakel disait que ce n'était pas la peine de tourmenter les enfans pour si peu de chose, et M. de Brakel assurait qu'il serait facile de les suivre et de savoir à qui ils avaient affaire, mais qu'on pourrait ainsi gâter leurs plaisirs et qu'il ne le voulait pas. Le jour suivant, lorsque Félix et sa sœur se rendirent dans le bois, à l'heure accoutumée, pour y courir, ils y trouvèrent l'enfant étranger qui les attendait déjà, et qui recommença ses jeux d'une manière encore plus mer-

veilleuse que la veille. C'était surtout une chose admirable que de voir la manière noble et intelligente dont l'enfant savait parler aux arbres, aux buissons, aux fleurs, et aux ruisseaux qui coulaient dans le bois. Tout lui répondait d'une façon si distincte que Félix et sa sœur comprenaient facilement ce langage.

L'enfant sauta devant un bouquet d'aulnes et leur dit : — Petit peuple bavard, pourquoi vous tourmentez-vous donc là les uns les autres?

Les branches s'agitèrent plus fortement et recommencèrent encore : — Ah! ah! nous nous réjouissons des jolies choses que nous a rapportées notre ami le vent du matin en revenant des montagnes bleues où brillent les premiers rayons du jour. Il nous a apporté mille salutations et mille baisers de la reine dorée, et, en quelques coups

d'ailes, il nous a couverts des parfums les plus doux.

Les fleurs interrompirent les arbres et se mirent à dire : — Oh ! ne parlez pas de ces parfums que le vent perfide nous enlève dans ses hypocrites embrassemens ! Laissez murmurer les arbres, enfans, et regardez-nous, écoutez-nous, nous qui vous aimons tant et qui nous parons chaque jour des plus éclatantes couleurs pour vous plaire !

— Eh ! ne vous aimons-nous pas aussi, belles fleurs? dit l'enfant étranger. Mais Christlieb s'agenouilla sur la terre et étendit les deux bras comme pour embrasser toutes ces magnifiques fleurs qui s'élançaient autour d'elle, et elle s'écria : — Ah ! que je vous aime donc toutes !

Félix dit : — Vous me plaisez aussi dans vos magnifiques habits, belles

fleurs, mais je vous préfère la vue des arbres, des buissons et des bois qui vous protégeront et vous couvriront, petites créatures barriolées !

On entendit alors un noir sapin murmurer : — C'est une parole vraie que tu as dites-là, brave jeune homme ; ainsi, garde-toi d'avoir peur de nous quand le vieux père l'Orage arrivera et que nous nous disputerons un peu brusquement avec lui.

— Criez, grondez, murmurez aussi vigoureusement que vous le voudrez, vous géants verts ; un brave chasseur n'en a que plus de cœur et plus de joie ! dit Félix.

— Tu as raison, dit le ruisseau en roulant légèrement sa voix ; mais pourquoi toujours chasser, pourquoi courir au milieu du bruit et de l'orage ? Venez, asseyez-vous paisiblement sur la mousse, et écoutez-moi. J'arrive ici

de lointains, lointains pays; je sors de profondes cavernes; je vous conterai de belles histoires, et toujours de nouvelles, qui couleront comme mes eaux, flot à flot, et je vous montrerai les plus belles images; regardez seulement dans mon brillant miroir le ciel bleu et vaporeux, les nuages dorés, les fleurs, les arbustes, les arbres, vous-mêmes. Charmans enfans, je vous porte amoureusement dans mon sein!

—Félix, Christlieb, dit l'étranger en regardant avec ravissement autour de lui, ô écoutez donc comme tout nous aime! Mais les nuages rouges du soir s'élèvent déjà derrière la montagne, et le rossignol me rappelle au logis.

— Oh ! laisse-nous voler encore un peu, dit Félix.

— Oui, mais pas trop haut, dit Christlieb; la tête me tourne.

L'enfant les prit alors tous deux par

la main, comme la veille, et s'ils s'élevèrent sur les nuages du soir au milieu des oiseaux, ce fut un plaisir et une grande joie ! Au milieu des nuages Félix aperçut de beaux châteaux de rubis et de pierres étincelantes. — Vois donc, Christlieb, vois donc les beaux châteaux. Volons de ce côté !

— Ce sont mes beaux châteaux de nuages, dit l'enfant; mais nous n'y arriverons pas aujourd'hui.

Félix et Christlieb se retrouvèrent chez leurs parens sans savoir comment ils y étaient venus.

CHAPITRE IX.

La Patrie de l'Enfant étranger.

L'enfant étranger avait, dans le lieu le plus agréable de la forêt, près d'un ruisseau, une charmante tente formée de lis en fleurs, de roses épanouies et de belles tulipes. Sous cette tente étaient assis avec l'enfant Félix et Christ-

lieb, écoutant ce que disait le ruisseau dans son murmure.

— Je ne comprends pas son langage, et il me semble que toi seul, ami, tu pourrais me l'expliquer : aussi voudrais-je bien te demander d'où tu viens et où tu vas lorsque tu disparais si vite que nous ne nous en apercevons pas.

— Sais-tu bien, chère petite fille, dit à son tour Christlieb, que ma mère te prend pour Gottlieb, le fils du maître d'école.

— Tais-toi donc, petite folle, reprit Félix; notre mère n'a jamais vu ce petit garçon. Si elle l'avait vu, elle ne le prendrait pas pour Gottlieb. — Mais dis-nous vite où tu demeures, afin que nous puissions aller te trouver dans ta maison au temps de l'hiver, lorsqu'il pleut et lorsqu'il neige si fort qu'on ne trouve plus de chemins dans le bois.

— Ah! oui, dit Christlieb, il faut que tu nous dises où est ta maison, qui sont tes parens, et surtout comment tu te nommes.

L'enfant étranger baissa les yeux d'un air sérieux, et presque triste, et il soupira profondément; puis, après quelques instans de silence, il dit: — Ah! mes chers amis, pourquoi me demandez-vous quel est le lieu de ma naissance? ne vous suffit-il pas que je vienne vous voir tous les jours et que je joue avec vous? Je pourrais vous dire que je demeure là-bas, derrière les montagnes bleues qui paraissent comme des nuages de neige; mais si vous marchiez tout le jour, si vous couriez jusqu'à ce que vous fussiez arrivés sur ces montagnes, vous verriez une autre montagne tout aussi éloignée derrière laquelle il vous faudrait chercher une maison, et quand vous l'auriez gravie, il se présenterait

encore une autre montagne, et ma maison ne se trouverait jamais.

— Ah! s'écria Christlieb, les larmes aux yeux : ainsi tu demeures à bien des milles et des milles de nous, et tu n'es venu dans notre pays que pour le visiter?

— Mais, chère Christlieb, dit l'enfant, quand tu as grande envie de me voir, ne suis-je pas là tout de suite, et ne viens-je pas t'apporter tous les joujoux, toutes les merveilles de mon pays, et n'est-ce pas la même chose que si nous demeurions ensemble dans le même pays et que si nous y passions notre vie à jouer ensemble?

— Pas absolument, dit Félix, car je crois que ton pays est un pays bien magnifique, tout plein de belles choses que tu nous apportes. Tu as beau me montrer le chemin si difficile, dès que je le pourrai je me mettrai en route.

Passer par les bois et marcher dans des sentiers couverts de broussailles et tout à fait sauvages, grimper sur des rochers, traverser des ruisseaux, des champs de pierres pointues, des bruyères pleines d'épines, c'est bien l'entreprise d'un chasseur, et je saurai l'accomplir.

—Et tu le feras aussi? dit l'enfant étranger en riant joyeusement. Le pays que j'habite est en effet plus beau et plus brillant qu'on ne peut le dire, et c'est ma mère la reine qui règne sur ce beau pays.

—Tu es donc un prince?

—Tu es donc une princesse?

Ainsi parlèrent à la fois Félix et Christlieb, surpris et presque effrayés.

— Sans doute, répondit l'enfant étranger.

—Ainsi tu demeures dans un beau palais? continua Félix.

—Sans doute, et le palais de ma mère est encore plus beau que ceux que tu as vus dans les nuages, car ses colonnes sont de pur cristal et elles s'élèvent jusqu'au bleu du ciel, qui repose sur elles comme un grand dôme. Sous les colonnes sont suspendus de petits nuages brillans bordés d'or; le rouge du soir et celui du matin montent et descendent de chaque côté, et les étoiles étincelantes y forment des figures merveilleuses. Vous avez entendu parler des fées, mes chers amis? vous avez peut-être déjà reconnu que ma mère est une fée, rien autre chose? Oui! elle l'est vraiment, et la plus puissante de toutes celles qui existent. Tout ce qui vit et respire sur la terre l'aime d'un tendre amour. Mais ma mère aime les enfans par-dessus tout, et c'est pourquoi les fêtes qu'elle leur donne dans son empire sont les plus belles de

toutes. Les esprits de sa cour se forment alors dans les cieux comme un arc-en-ciel, au-dessus d'eux s'élève le trône de ma mère, tout en diamans qui ont la forme et le parfum des lis, des tulipes et des roses. Dès que ma mère monte sur son trône, les esprits prennent leurs harpes, leurs cymbales de cristal, et les chanteurs se mettent à chanter d'une façon merveilleuse. Les chanteurs sont des oiseaux plus grands que des aigles, avec de longues plumes couleur de pourpre. Alors, tout s'anime dans le palais, des milliers d'enfans bien parés se mettent à danser et à se réjouir; les uns courent dans les bois, jouent avec les fleurs, grimpent sur les arbres, et se régalent de fruits si doux et si bons qu'il n'en est pas de semblables sur la terre.

—Ah! que cela doit être beau!

Prends-nous avec toi dans ton palais; nous voulons y rester toujours!

Ainsi s'écrièrent à la fois Félix et Christlieb; mais l'enfant étranger leur dit : — Je ne le puis, c'est trop loin, il faudrait que vous puissiez voler aussi bien que moi.

Félix et Christlieb devinrent tout tristes et abaissèrent en silence leurs yeux vers la terre.

CHAPITRE X.

D'un méchant Ministre à la cour de la Reine des fées.

—D'ailleurs, continua l'enfant étranger, vous pourriez ne pas vous trouver aussi bien chez ma mère que vous pouvez le croire d'après mon récit ; ce séjour aurait même des dangers pour vous. Il y a des enfans qui ne

peuvent supporter le chant dont je vous ai parlé, leur cœur se déchire et ils meurent; d'autres y font des chutes ou se perdent dans le bois. Ma mère se chagrine fort lorsqu'il arrive de tels malheurs aux enfans, bien que ce soit par leur faute : aussi me permet-elle d'aller porter de beaux joujoux aux enfans de la terre, afin de se consoler de ne pouvoir les amener tous avec moi. Mais je ne veux pas vous cacher que je ne viens vous voir que secrètement; je serais partout en sûreté comme dans le royaume de ma mère, mais depuis qu'elle en a banni un méchant homme qui s'y trouvait je ne suis pas protégé sur la terre contre ses attaques.

— Qu'il vienne ! s'écria Félix en brandissant une branche d'épine qu'il avait cueillie. D'abord il aurait affaire à moi, puis j'appellerais mon père à

mon secours, et nous l'enfermerions dans la tour.

— Hélas ! dit l'enfant étranger, assurément il est bien redoutable, et il ne craint ni le bâton ni la tour.

— Quel est donc ce méchant qui te tourmente ainsi ? demanda Christlieb.

— Je vous ai dit que ma mère est une puissante reine, dit l'enfant, et vous savez que les reines, comme les rois, ont une cour et des ministres.

— Sans doute, notre oncle, le comte, est aussi un ministre, et il portait une étoile sur sa poitrine. Le ministre de ta mère a-t-il aussi une belle étoile à son habit ?

— Non, répondit l'enfant étranger, car les sujets de ma mère sont eux-mêmes de brillantes étoiles et ne portent pas d'habits ; je vous dirai seulement que les ministres de ma mère sont les puissances ennemies qui vo-

lent dans les airs ou qui demeurent dans les eaux, et qui exécutent partout ce que ma mère leur ordonne. Il se trouva, il y a long-temps, un esprit étranger dans notre royaume; il se nommait Pepasilio et se donnait pour plus savant que tous les autres. Ma mère l'admit parmi ses ministres, mais bientôt sa méchanceté se découvrit. Outre qu'il défaisait tout ce que faisaient les autres ministres, il s'appliquait surtout à gâter les belles fêtes des enfans. Il avait mis en tête à la reine qu'il rendrait les enfans très-joyeux: au lieu de cela, il les tirait par les jambes lorsqu'ils montaient sur les arbres, et leur faisait se casser le nez en tombant. Il jetait des pierres aux chanteurs pour les empêcher de chanter, et les belles pierres brillantes du palais il les couvrait d'un vilain enduit noir qui leur ôtait tout leur éclat.

Alors il partait d'un grand éclat de rire, et s'écriait que tout était bien comme il l'avait commandé. Mais lorsqu'il eut refusé obéissance à ma mère, et que, sous la forme d'une grosse mouche aux yeux étincelans et aux antennes aiguës, il vint l'attaquer sur son trône, elle reconnut en lui le sombre roi des gnômes Pepser. Les ministres du département de l'air environnèrent ma mère en la couvrant de douces vapeurs, tandis que les ministres du département du feu allaient et venaient sous la forme de flammes et que les chanteurs faisaient entendre leurs plus beaux chants, de sorte que la reine ne vit ni n'entendit son ennemi et fut à l'abri de son venin. Le prince des faisans attaqua ensuite de son bec le méchant Pepser, le serra si fort qu'il lui fit pousser un grand cri de douleur, et, l'ayant soulevé, le laissa tomber sur la

terre d'une hauteur de trois mille pieds. Il resta long-temps sans mouvement, jusqu'à ce que sa nourrice, la grande écrevisse bleue, accourue à ses cris, l'eût pris sur son dos et l'eût emporté chez lui. Vous pensez bien que le roi des gnômes ne revint plus dans le royaume de ma mère, mais il me poursuit sous toutes les formes, et si opiniâtrément, que moi, pauvre enfant, je me suis souvent vu forcé de me cacher. Voilà pourquoi, chers amis, je m'enfuis quelquefois si vite que vous ne savez pas où je suis allé. Si je cherchais à vous emmener chez ma mère, je suis bien sûr que le roi des gnômes nous atteindrait et qu'il nous tuerait tous.

Christlieb pleura amèrement les dangers que courait l'enfant étranger; mais Félix dit avec colère : — Si le roi des gnômes n'est qu'une grosse mouche, je saurai bien la tuer !

CHAPITRE XI.

De l'arrivée du Précepteur, et de la peur qu'en eurent les enfans.

Félix et Christlieb accoururent à la maison en criant : — L'enfant étranger est un beau prince ! — L'enfant étranger est une belle princesse ! — Mais ils s'arrêtèrent tout à coup, comme pétrifiés, devant la porte de la maison,

lorsque M. Thaddeus de Brakel vint à leur rencontre avec un homme d'une mine singulière.

— C'est le précepteur que vous envoie votre oncle, dit M. de Brakel en lui prenant la main : saluez-le poliment.

Mais les enfans regardaient cet homme de côté et ne pouvaient faire un geste : cela venait de ce qu'ils n'avaient jamais vu une semblable figure. Le précepteur avait à peine la tête plus haute que celle de Félix, et son gros corps était supporté par des jambes aussi minces que celles d'une araignée; sa tête était presque carrée, tant elle était mal faite, et son visage vraiment trop laid. Ses joues étaient brunes et rouges, sa bouche énorme, son nez long et pointu, et ses petits yeux gris vitrés regardaient si méchamment qu'on n'osait les contempler un instant. Du

reste, il portait une perruque noire étalée sur sa tête carrée; il était habillé de noir de la tête aux pieds, et il se nommait *magister l'Encre*.

Comme les enfans ne se remuaient et ne bougeaient pas, madame de Brakel s'écria en colère : — Comment, enfans, qu'est cela ! M. le magister va vous prendre pour des enfans de paysans. Allons, donnez la main à M. le magister.

Les enfans obéirent et firent ce que leur mère leur commandait; mais dès qu'ils eurent touché la main de l'homme, ils se reculèrent en s'écriant : — Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... Le magister se mit à rire, et montra une épingle qu'il avait cachée dans sa main; et comme M. de Brakel en témoignait un peu de mécontentement, il répondit : — C'est ma manière, je ne puis faire autrement.

Allons, enfans, ajouta-t-il, — où en êtes-vous avec les sciences ?

Il se mit aussitôt à les interroger comme avait fait l'oncle avec ses enfans; mais lorsque ceux-ci lui eurent répondu qu'ils n'entendaient rien aux sciences, le magister frappa ses deux mains l'une contre l'autre au-dessus de sa tête et s'écria : — Voilà du beau ! pas de sciences ! Nous allons avoir à faire... Félix et Christlieb écrivaient assez bien, ils savaient plus d'une belle histoire qu'ils avaient lues dans les livres de leur père, mais le magister ne fit aucun cas de toutes ces choses. Il ne fallait pas non plus songer à courir désormais dans le bois ! Les pauvres enfans se virent forcés de rester tout le jour entre quatre murailles, et à répéter, d'après le magister, des leçons qu'ils ne comprenaient pas. C'était un véritable martyre ! Avec quels regards

ardens ils tournaient les yeux vers les arbres ! Il leur semblait souvent qu'ils entendissent, du milieu des joyeuses chansons des oiseaux, la voix de l'enfant étranger qui leur criait : — Où êtes-vous donc, Félix, Christlieb ? Chers amis, ne voulez-vous pas jouer avec moi ? Je vous ai bâti un beau palais de fleurs, je vous ai mis à part les pierres les plus brillantes.... Nous irons dans les nuages, et nous verrons les beaux châteaux aériens. Venez, venez donc !... Alors les enfans étaient entraînés par leurs pensées dans le bois; ils ne voyaient plus, ils n'entendaient plus le magister ; celui-ci se mettait en colère, il frappait des deux poings sur la table et murmurait : — Chut, chut ! brr, brr... Allons donc, silence ! Félix n'y tint pas long-temps; il se leva et s'écria : — Laissez-moi tranquille avec vos sottises, M. le magister;

je veux m'en aller dans le bois. Allez-vous en trouver mon cousin la culotte de peluche, il est bon pour ces choses là... Viens, Christlieb; l'enfant nous attend.

A ces mots, il partit avec sa sœur, mais le magister s'élança vers eux et les saisit à la porte de la maison. Félix se défendit vigoureusement, et le magister était en péril de succomber, car le chien Sultan était venu au secours de Félix. Sultan, le plus honnête et le plus doux des chiens, avait pris dès le premier moment, une aversion insurmontable pour le magister l'Encre. Sultan s'élança sur lui et le tira par le pan de son habit. Le magister poussa un grand cri de détresse, qui fit accourir M. Thaddeus. Alors le magister lâcha Félix, et Sultan lâcha le magister. — Ah! nous n'irons plus dans le bois! dit Christlieb en pleurant. Quelque

grande que fût la colère de M. de Brakel, les enfans lui firent de la peine, et il fit consentir le magister à aller tous les jours avec eux dans le bois.

— Si c'était un jardin raisonnable, disait le magister, à la bonne heure ; mais que peut-on aller faire dans ce bois sauvage?

Les enfans n'étaient pas moins mécontens et ils disaient : — Qu'avons-nous besoin du magister dans notre joli bois?

CHAPITRE XII.

Comment les enfans allèrent se promener dans le bois avec le Magister, et ce qui s'en suivit.

—Eh bien! notre bois ne te plaît-il pas, monsieur le magister? dit Félix lorsqu'ils se trouvèrent sous la feuillée.

Le magister fit une triste mine et s'écria : —Sots enfans, il n'y a pas de route frayée ici, on déchire ses bas, et

le vilain cri des oiseaux vous empêche de dire et d'entendre un mot raisonnable!

—Ah! ah! magister, dit Félix, je vois que tu n'entends rien à leur chant, et que tu ne te soucierais pas d'écouter le vent du matin converser avec les peupliers, et le vieux ruisseau raconter de belles histoires.

—Et, reprit Christlieb, et sans doute, magister, que tu n'aimes pas non plus l'odeur des fleurs ?

Le magister devint encore plus sombre qu'il n'était naturellement; il frappa des mains et s'écria : —Quelles folies me débitez-vous là! il nous manquerait encore que le bois et les ruisseaux osassent se mêler à nos conversations! Quant aux fleurs, je les aime quand elles sont dans un pot au milieu de la chambre, mais dans le bois il n'y a pas de fleurs.

— Mais, magister, dit Christlieb, ne vois-tu pas les belles petites fleurs de mai qui te font bonne mine et qui te regardent avec de si jolis yeux?

— Quoi! comment! dit le magister, des fleurs avec des yeux! Ah! ah! ah! Elles n'ont pas la moindre odeur.

A ces mots, le magister se baissa, arracha toute une touffe de fleurs avec leurs racines et les jeta dans les broussailles. Il sembla aux enfans qu'ils entendaient un cri plaintif dans le bois, Christlieb pleura et Félix se mordit les lèvres. En ce moment, un petit moineau vint se poser sur une branche et gazouilla joyeusement.

— Je crois, dit le magister, que cet oiseau se moque de moi! — et prenant une pierre, il la lança à l'oiseau, qu'il atteignit et qui tomba sans mouvement de sa branche verte.

Félix ne put se retenir plus long-temps.

— Oh! vilain magister, s'écria-t-il en colère, que t'avait fait ce pauvre oiseau pour le tuer ainsi? Où êtes-vous, cher enfant étranger? oh! reviens, que nous nous envolions avec toi; je ne veux pas rester avec ce vilain homme.

Et Christlieb, se mettant à sangloter, s'écria à son tour : — Cher enfant, viens, viens à nous, sauve-nous, car le magister nous tuera comme il a tué l'oiseau et les fleurs!

— Que parlez-vous d'enfant étranger? dit le magister. Au même moment, un murmure s'éleva dans le feuillage, et dans ce murmure on distinguait des tons plaintifs et aigus comme un bruit de clochettes dans l'éloignement. Au milieu d'un nuage éclatant qui s'abaissa on vit la douce figure de l'enfant étranger, puis il s'avança, mais il joignit ses petites mains, des pleurs coulèrent

de ses yeux sur ses joues couleur de rose.

—Ah! murmura l'enfant étranger, je ne puis plus venir à vous, mes chers camarades, vous ne me reverrez plus. Adieu, adieu. Le roi des gnômes s'est emparé de vous, pauvres enfans; adieu!

A ces mots, l'enfant étranger disparut dans les airs; mais un bruit affreux se fit entendre. Le magister avait pris la forme d'une grosse mouche, qui était d'autant plus affreuse qu'elle avait conservé la figure humaine et quelques habits; elle volait lourdement et tâchait de poursuivre l'enfant étranger. Félix et sa sœur, pleins d'épouvante, s'enfuirent hors du bois. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent atteint la plaine qu'ils osèrent regarder derrière eux. Ils aperçurent un point étincelant dans

les nuages qui brillait comme une étoile, et semblait descendre.

—C'est l'enfant étranger! s'écria Christlieb.

—Ah! s'écria Félix, c'est le roi des faisans qui attaque le magister! L'enfant est sauvé et nous aussi!

Ils coururent à la maison et contèrent à leur père tout ce qui s'était passé.

CHAPITRE XIII.

Comment M. de Brakel chassa le Magister.

Madame de Brakel et M. de Brakel étaient assis tous deux devant la porte de leur petite maison, et regardaient le crépuscule qui commençait à s'élever en rayons d'or derrière les montagnes; sur une petite table, devant eux,

était dressé le souper, qui ne consistait en autre chose qu'en une grande jatte pleine de bon lait, en pain et en beurre.

—Je ne sais, se mit à dire M. de Brakel, où reste si long-temps le magister avec les enfans. D'abord, il les a enfermés et n'a pas voulu les laisser aller du tout dans le bois, et maintenant il ne revient pas. C'est un singulier homme que le magister, et il me semble maintenant qu'il aurait mieux fait de ne pas venir.

—Je pense comme toi, mon cher mari, dit madame de Brakel. Autant je me réjouissais de voir notre noble cousin s'occuper de nos enfans, autant je suis fâché qu'il nous ait envoyé ce magister. Je ne sais ce qu'il en est de ses sciences, mais ce petit homme aux jambes noires me déplaît beaucoup. Il est surtout fâcheux que le magister soit si friand; il ne peut voir du lait

sans se jeter dessus, et dès que je laisse la boîte au sucre ouverte il s'élance et mange jusqu'à ce que je lui ferme le couvercle sur le nez.

L'entretien continuait sur ce ton lorsque Félix et Christlieb accoururent de toutes leurs forces.

— Holà! holà! criait Félix, le roi des faisans a mortellement mordu le magister!

— Ah! maman, dit Christlieb hors d'haleine, le magister n'est pas un magister, c'est le roi des gnômes, une grosse mouche qui porte une perruque, des souliers et des bas!

— Où avez-vous pris toutes ces folies? demanda M. de Brakel. Mais les enfans soutinrent que tout s'était passé comme ils le disaient et que le vilain gnôme devait se trouver mort dans le bois.

Madame de Brakel joignit les mains en poussant un grand soupir: — Enfans,

enfans, dit-elle, quelles choses abominables vous êtes-vous mises-là en tête et comment osez-vous les soutenir?

Mais M. de Brakel devint très-sérieux et pensif. — Félix, dit-il, tu es un enfant intelligent et je puis bien te dire que le magister m'a paru singulier. Il m'a semblé même souvent qu'il n'avait rien d'un magister, et ta mère n'en est pas contente à cause de sa friandise. Mais, mon enfant, comment le magister pourrait-il être une mouche et un gnôme? Au reste, ajouta-t-il, il est bien certain que le roi des faisans ne l'a pas tué, car le voilà qui sort du bois.

Les enfans poussèrent un grand cri et s'enfuirent dans la maison.

En effet, le magister s'avançait le long des arbres, mais tout en désordre, sa perruque dépoudrée, balottant lui-

même sur ses jambes, et se cognant si fort la tête contre les arbres qu'on les entendait retentir. En arrivant, il plongea si vivement sa face dans la jatte que le lait coula par-dessus les bords.

—Mais, au nom du ciel, monsieur le magister, que faites-vous là? s'écria madame de Brakel. Le magister sans l'écouter, continua de boire le lait, et gagna la maison; mais il était si ivre qu'il ne put trouver la porte et qu'il alla frapper contre toutes les croisées. M. de Brakel cherchait en vain à retenir le magister par son habit, celui-ci lui échappait toujours; enfin il prit une pelle, les enfans coururent avec des serviettes et ils se mirent à le chasser, mais le magister leur échappait toujours; et les coups de pelle et les coups de balai allaient toujours, et la chasse devenait de plus en plus folle.

Félix, Christlieb et madame de Brakel poursuivaient l'ennemi à outrance; enfin M. de Brakel parvint à retenir le magister par le pan de son habit, il tomba, se releva, s'éleva en l'air et disparut en tournant vers les arbres.

Les enfans poussèrent de grands cris de joie, et M. de Brakel jura que le magister ne passerait plus le seuil de sa porte.

CHAPITRE XIV.

Ce qui se passa dans le bois après que le Magister eut été chassé.

Christlieb et Félix respirèrent comme si on les eût débarrassés d'un fardeau pesant. Ils se réjouissaient surtout en pensant que l'enfant étranger viendrait jouer avec eux. Pleins d'une joyeuse espérance, ils s'en allèrent dans le bois;

mais tout y était tranquille et triste, et, au lieu du chant joyeux des oiseaux, du murmure des arbres, on n'entendait que de profonds soupirs. Le soleil ne lançait que de pâles rayons. Tantôt le ciel se couvrait d'un nuage noir, tantôt le tonnerre grondait dans l'éloignement, et alors les pins élevés gémissaient sourdement et craquaient avec violence. Christlieb se pressait en tremblant contre Félix.

— Que crains-tu, ma sœur? lui dit celui-ci, c'est un orage qui se prépare, rentrons à la maison.

Ils se mirent à courir; mais sans savoir comme la chose se fit, ils se trouvèrent toujours de plus en plus enfoncés dans le bois. La nuit devenait de plus en plus sombre, de larges gouttes de pluie tombaient sur les feuilles des arbres, et des éclairs tra-

versaient les nues. Les enfans s'arrêtèrent devant un épais taillis.

— Christlieb, dit Félix, restons un peu ici, attendons que l'orage passe.

Christlieb pleurait de peur ; elle fit cependant ce que Félix lui disait ; mais à peine furent-ils assis au pied de ce buisson qu'ils entendirent derrière eux de vilaines voix qui disaient : — Sots enfans, vous nous avez méprisés ; vous n'avez pas su ce que vous pouviez faire de nous ; maintenant vous êtes-là sans joujoux, sots enfans !

Félix regarda autour de lui, et fut bien effrayé en apercevant le chasseur et le joueur de harpe en bois qu'il avait jetés quelque temps avant dans ce buisson, et qui les regardaient avec des yeux fixes en agitant leurs petits bras. Le joueur de harpe pinça les cordes de son instrument qui retentissait aigrement, et le petit chasseur

coucha Félix en joue, et ils murmuraient tous les deux : — Attendez, attendez, petits enfans, nous sommes les serviteurs du magister, il viendra tout à l'heure, et nous vous noierons !

Effrayés et sans faire attention au tonnerre qui grondait, au bruit du vent dans les pins, les enfans se mirent à courir de toutes leurs forces et arrivèrent au bas de l'étang qui bordait le bois. Mais à peine y furent-ils que la grande poupée de Christlieb, que Félix y avait jetée, s'éleva du milieu des roseaux et cria : — Sots enfans, vous m'avez méprisée, vous n'avez su que faire de moi ; attendez, attendez, petits enfans, je suis la servante du magister, il viendra tout à l'heure et nous vous noierons !

Et la vilaine poupée lança des flots d'écume au visage des pauvres enfans

qui étaient déjà tout mouillés par la pluie.

Ils se mirent à courir demi-morts, mais au beau milieu du bois ils tombèrent à terre épuisés de fatigue. Un nouveau bruit se fit entendre derrière eux.

— Le magister vient! s'écria Félix; mais au même moment il s'évanouit, ainsi que Christlieb. Lorsqu'ils revinrent à eux, ils se trouvèrent sur un moelleux banc de gazon. L'orage était passé, le soleil luisait joyeusement, et les gouttes de pluie brillaient comme des diamans étincelans sur les buissons et sur les arbres. Les pauvres enfans furent bien étonnés en voyant que leurs habits étaient secs et qu'ils n'éprouvaient ni froid ni humidité.

— Ah! s'écria Félix en levant les bras au ciel, l'enfant étranger nous a protégés!

— Ah ! cher enfant, s'écrièrent-ils ensemble, reviens auprès de nous ; nous ne pouvons plus vivre sans toi !

Mais ils eurent beau crier, rien ne se fit voir ; seulement un rayon de soleil brilla dans le feuillage, et les fleurs relevèrent leur tête à mesure qu'elles en furent frappées. Les deux enfans retournèrent lentement à la maison, où leurs parens, qui étaient bien inquiets à cause de l'orage, les reçurent avec joie.

CONCLUSION.

— Je ne sais, dit un jour M. Thaddeus à sa femme, mais depuis quelque temps j'éprouve une sensation singulière; quelquefois je suis tenté de l'attribuer au méchant magister, car depuis que je l'ai poursuivi je sens une

lourdeur de plomb dans tous mes membres.

En effet, de jour en jour M. Thaddeus devenait plus faible et plus pâle; au lieu d'aller et venir comme autrefois, il passait des heures entières abîmé dans ses pensées, et puis il se faisait conter par Christlieb et Félix comment les choses s'étaient passées entre eux et l'enfant étranger. Lorsque les enfans parlaient avec admiration de leur céleste ami et de son royaume éclatant, il souriait douloureusement et ses yeux se remplissaient de larmes.

— Venez, mes enfans, allons ensemble dans le bois, les méchantes créatures du magister ne vous feront pas de mal, dit un matin M. de Brakel à Félix et à Christlieb, et, les prenant par la main, il les mena dans le bois qui, ce jour là, était plus que jamais rempli d'éclat, de parfum et

d'harmonie. Lorsqu'ils se furent assis sur l'épais gazon, au milieu des fleurs odorantes, M. de Brakel parla en ces termes : — Mes chers enfans, j'ai quelque chose sur le cœur et je ne puis tarder plus long-temps à vous dire que je connaissais aussi bien que vous l'enfant étranger qui vous a fait voir dans ce bois tant de magnificences. Lorsque j'avais votre âge, il m'a visité comme il vous a visité à votre tour et il m'a associé à ses jeux merveilleux. Comment me quitta-t-il? c'est ce dont je ne puis me souvenir, et il est surprenant que j'aie oublié si complètement ce bel enfant, que je refusai de vous croire lorsque vous m'en parlâtes, bien que depuis j'aie souvent soupçonné la vérité. Mais depuis quelque temps les beaux jours de mon enfance se sont représentés à ma mémoire plus vivement qu'il ne m'était

arrivé depuis bien des années; alors cette charmante figure de l'enfant, touchante et admirable comme vous l'avez vue, m'est revenue à la pensée, et le même désir dont vous avez été saisis remplit mon cœur, mais comme il me fait mal! — Je sens que je viens m'asseoir pour la dernière fois sous ces arbres et leur ombrage; je vous quitterai bientôt, mes enfans! Quand je serai mort, suivez avec constance les leçons de l'enfant étranger.

Félix et Christlieb se mirent à pleurer et à gémir, et s'écrièrent: — Non, père, non, tu ne mourras pas; tu resteras encore long-temps avec nous et tu joueras comme nous avec l'enfant étranger.

Mais le jour suivant M. de Brakel était déjà étendu malade dans son lit.

Un homme long et maigre parut

dans la maison, vint tâter le pouls à M. de Brakel et dit: — Cela se remettra. — Mais cela ne se remit pas, et le troisième jour M. de Brakel était mort. Ah! comme madame de Brakel pleura! comme les enfans se tordirent les mains! comme ils crièrent: — Ah! notre père! notre bon père! Bientôt après, lorsque les quatre paysans de Brakelheim eurent porté en terre leur seigneur, deux vilains hommes, assez semblables au magister, vinrent dans la maison; ils déclarèrent à madame de Brakel qu'ils prenaient possession du domaine et de la maison, parce que feu M. Thaddeus de Brakel en devait la valeur, et beaucoup plus, à M. le comte Cyprien de Brakel. Ainsi madame de Brakel se trouva réduite à la mendicité et il lui fallut quitter le joli village de Brakel. Elle résolut de se rendre chez une parente qui

n'était pas éloignée, et elle fit à cet effet un petit paquet du linge et des hardes qu'on lui avait laissés. Félix et Christlieb durent en faire autant, et ils quittèrent la maison en versant beaucoup de larmes. Ils entendaient déjà le murmure du torrent du bois, sur le pont duquel ils allaient passer, lorsque madame de Brakel, accablée de douleur, tomba sur la terre sans connaissance. Félix et Christlieb se jetèrent à genoux et poussèrent de grands cris de désespoir. — Oh! pauvres enfans que nous sommes, disaient-ils, personne ne prendra donc pitié de notre misère? En avançant, le murmure du torrent sembla se changer en une agréable musique, les buissons s'agitèrent mystérieusement, et bientôt le bois brilla d'une clarté éclatante. L'enfant étranger sortit du feuillage, mais sa face était si brillante que Fé-

lix et Christlieb furent obligés de fermer les yeux.

— Ne vous plaignez pas ainsi, mes chers petits compagnons! dit l'enfant étranger. Pensez-vous donc que je ne vous aime plus? puis-je donc vous abandonner? non. Lorsque vous ne pouvez me voir je suis cependant près de vous et je contribue de toute ma puissance à votre bonheur. Conservez fidèlement mon image dans votre cœur comme vous l'avez fait jusqu'à présent, et ni le magister ni aucun méchant ne pourra vous faire de mal.

— Oh! nous le ferons, s'écrièrent à la fois Félix et sa sœur, car nous t'aimons de toute notre âme!

Lorsqu'ils ouvrirent les yeux l'enfant avait disparu, mais leur chagrin avait disparu aussi. Madame de Brakel se releva lentement et dit : — Enfans,

je vous ai vus en songe entourés de rayons d'or, et cette vue m'a réjouie et consolée. Marchons.

Ils furent amicalement accueillis par leur parent, et tout alla bien comme l'enfant étranger le leur avait prédit. Tout ce que Félix et Christlieb entreprirent réussit; ils rendirent leur mère heureuse, et tout le temps de leur vie ils furent visités dans leurs songes par l'enfant étranger, qui soutenait leur courage.

FIN DE L'ENFANT ÉTRANGER.

LE CASSE-NOISETTE.

LE CASSE-NOISETTE.

CHAPITRE PREMIER.

La Veille de Noël.

Le vingt-quatre décembre, il était expressément défendu aux enfans du conseiller en médecine, M. Stahlbaum, d'entrer dans la grande chambre, et encore moins dans le salon à côté.

La nuit était tombée: Frédéric et Marie, tapis dans un coin de la petite chambre du derrière, commençaient à avoir bien peur, car la veille de Noël on a coutume de ne pas apporter de lumière. Frédéric, parlant tout bas, découvrit très-mystérieusement à sa sœur cadette, qui venait d'atteindre sa septième année, qu'il avait entendu dès le grand matin un bruit très-étrange dans les chambres fermées à clef, et qu'il avait vu un petit homme noir, passer furtivement par le vestibule, et que ce n'était personne autre que le parrain Drosselmeier.

A ces mots, Marie, transportée de joie, frappa dans ses petites mains et s'écria : — Ah ! mon Dieu ! je voudrais bien savoir ce que le parrain Drosselmeier aura fait de beau pour nous!

M. Drosselmeier, le conseiller de

justice, n'était pas du tout un bel homme; il était petit et maigre, il avait beaucoup de rides sur la figure; à la place de l'œil droit il avait une grande emplâtre noire, et, de plus, il n'avait point de cheveux; c'est pour cela qu'il portait une perruque blanche, qui était en verre, un bel ouvrage très-ingénieux. En général, le parrain était un homme très-ingénieux lui-même, qui se connaissait, par exemple, très-bien en montres et qui savait en fabriquer lui-même, de sorte que lorsqu'une des belles montres de M. Stahlbaum se dérangeait et ne pouvait plus sonner, le parrain Drosselmeier venait, ôtait sa perruque de verre et son petit habit, et, après avoir mis un tablier bleu, il furetait dans la montre avec des instrumens pointus, ce qui faisait beaucoup souffrir la petite Marie; mais la montre s'en trou-

vait toujours bien, l'opération la faisait comme ressusciter, et elle se remettait de plus belle à marcher, à sonner et à jouer, ce qui faisait grand plaisir à tout le monde. A chaque visite qu'il faisait dans la maison de M. Stahlbaum, il avait dans sa poche quelque jolie petite chose pour les enfans : c'était tantôt un petit homme qui roulait les yeux et faisait les plus beaux complimens du monde, tantôt une tabatière d'où sortait un petit oiseau, tantôt autre chose. Mais pour Noël, M. Drosselmeier avait toujours fabriqué quelque ouvrage particulier, quelque chose de beau et d'ingénieux qui lui avait coûté beaucoup de peine et de travail : aussi le père et la mère serraient ces cadeaux soigneusement dès le lendemain.

— Ah! je voudrais bien savoir ce que le parrain Drosselmeier aura fait

de beau pour nous, s'écria Marie. Frédéric pensa que cette fois ce ne pourrait guère être autre chose qu'une belle et grande forteresse dans laquelle on verrait des soldats monter et descendre la garde et faire l'exercice; ensuite l'ennemi monterait à l'assaut, mais la garnison tirerait le canon vaillamment et ferait un tapage infernal.

— Non! non! interrompit Marie; parrain Drosselmeier m'a parlé d'un beau jardin où il y a un grand bassin dans lequel nagent des cygnes magnifiques qui ont des colliers d'or et qui chantent les airs les plus agréables; ensuite on voit arriver une petite fille qui attire les cygnes et qui leur donne des bonbons.

— Les cygnes ne mangent point de bonbons, dit Frédéric un peu brusquement, et puis parrain Drosselmeier ne peut faire un jardin tout entier. Au

fait, nous ne profitons guère de ses joujoux, n'est-il pas vrai? on nous les ôte tout de suite. Moi j'aime bien mieux les cadeaux de papa et maman; nous pouvons les garder et en faire ce que nous voulons.

Et les enfans se cassèrent la tête à deviner ce qu'il y aurait bien cette fois pour eux. Marie prétendit que mademoiselle Gertrude (sa grande poupée) changeait beaucoup, qu'elle était plus maladroite que jamais, et qu'à tout moment elle se laissait tomber par terre, ce qui ne se passait pas sans de vilaines meurtrissures à la figure. D'un autre côté il était impossible de la tenir propre; on avait beau la gronder, c'était peine inutile. Frédéric assura qu'il lui manquait un bel alezan dans ses écuries et que son armée était entièrement dépourvue de cavalerie. — Papa sait cela très-bien, dit-il.

En causant ainsi, les enfans savaient bien que leurs parens avaient acheté toutes sortes de jolis cadeaux pour eux, qu'ils rangeaient en ce moment; mais ils savaient aussi que l'enfant Jésus, au regard affable et serein, y était pour quelque chose; ils savaient que les présens de Noël, comme s'ils étaient touchés de sa main, procurent un plaisir plus grand que tous les autres; c'est de quoi Louise, la sœur aînée, fit souvenir les enfans. La petite Marie devint toute pensive, mais Frédéric dit entre les dents : — Je voudrais avoir un alezan et des hussards; je ne connais que cela.

La nuit était venue; Frédéric et Marie, dans leur coin, n'osaient plus dire mot. Tout à coup les portes s'ouvrirent à doubles battans et un bel éclat de lumière frappa les yeux des

enfans, qui s'arrêtèrent sur la porte du salon comme glacés d'étonnement. Mais le père et la mère les prirent par la main en leur disant : — Venez donc, chers enfans; venez donc et regardez ce que l'enfant Jésus vous a apporté.

CHAPITRE II.

Les Cadeaux.

Je m'adresse à vous-même, très-bénévole lecteur ou auditeur! Frédéric, Théodore, Ernestine, ou comme vous vous nommez, et je vous prie de vous rappeler les derniers cadeaux de Noël que vous avez reçus; si vous en

avez encore un souvenir fidèle, vous concevrez aisément la joie de ces enfans. Ils restèrent long-temps ébahis; ce n'est qu'après une longue pause que Marie s'écria : — Oh! que c'est beau! oh! que c'est beau! — Frédéric fit force gambades qui lui réussissaient merveilleusement. Il fallait que les enfans eussent été bien sages pendant toute cette année, car jamais on ne leur avait donné tant de belles choses à la fois. Un grand pin fleuri portait une quantité de pommes dorées et argentées, des bonbons, des amandes de toutes les couleurs, et sur les branches étincelaient de petites bougies par centaines, qui brillaient comme des étoiles. Autour de l'arbre tout était neuf et resplendissant. — Quelles belles choses il y avait là, et comment les dépeindre! Marie vit les plus jolies poupées qu'on puisse imaginer, de

superbes petits ménages et quelque chose de bien plus précieux encore, une robe de soie attachée avec des rubans de différentes couleurs, de telle manière qu'on pouvait la regarder de tous les côtés, ce que fit la petite Marie en s'écriant dix fois : — Oh! la belle, oh! la charmante petite robe! — Frédéric avait trouvé en effet un beau cheval alezan; il l'avait déjà essayé en galopant trois ou quatre fois autour de la table. En descendant de cheval il dit : — C'est une bête mal morigénée, mais cela ne me fait rien du tout, j'en viendrai bien à bout. — Ensuite il passa en revue le nouvel escadron de hussards; ils étaient magnifiquement habillés en uniforme écarlate et or, leurs armes étaient en argent, et leurs chevaux d'une telle blancheur qu'on eût dit qu'ils étaient en argent aussi.

Les enfans, devenus enfin un peu

plus calmes, voulurent feuilleter les beaux livres pleins d'estampes qui étaient devant eux tout ouverts, afin qu'on pût voir du premier coup-d'œil les belles fleurs, les hommes, les oiseaux qui y étaient. Les enfans, dis-je, se mettaient justement à regarder ces merveilleux livres, lorsqu'on sonna une seconde fois ; ils savaient bien que c'était le tour du parrain et coururent à l'autre table. On ôta alors le paravent qui l'avait cachée si long-temps. Qu'aperçurent-ils alors? Sur un gazon parsemé de fleurs, un superbe château avec des vitraux et des tourelles d'or! Un carillon se fit entendre, les portes et les croisées s'ouvrirent, et l'on vit des messieurs et des dames tout petits, mais extrêmement lestes et galans, se promener dans les salons. Ils avaient tous des robes traînantes et des panaches sur la

tête. Le salon du milieu paraissait être tout en feu tant il y brillait de candelabres d'argent ; des enfans en fracs et en robes courtes dansaient au son du carillon. Un monsieur, en manteau vert-émeraude, regarda souvent par la fenêtre, fit des signes et disparut. On vit aussi le parrain Drosselmeier lui-même, mais il n'était guère plus grand que le pouce ; il se mit quelquefois sous la grande porte du château et puis rentra. Frédéric, les coudes appuyés sur la table, avait contemplé attentivement le château et les petites figures dansantes, enfin il s'écria : — Parrain Drosselmeier, laisse-moi entrer dans ton château ! — Le conseiller lui fit observer que cela ne se pouvait pas. Il avait raison, car il était bien sot à Frédéric de vouloir entrer dans un château qui, avec toutes ses tourelles d'or, n'était pas aussi haut que lui-même.

Frédéric le comprit aussi. Un moment après, comme la promenade et la danse se faisaient toujours exactement de la même manière, que l'homme au manteau vert-émeraude regardait toujours par la même fenêtre, et que le parrain Drosselmeier se mettait toujours sous la porte de la même façon, Frédéric s'écria impatienté : — Parrain Drosselmeier, sors donc une fois par l'autre porte !

— Cela ne se peut pas, mon cher Frédéric, répliqua le conseiller de justice.

— Alors, ajouta Frédéric, dis à l'homme vert qui regarde si souvent par la fenêtre de se promener avec les autres.

— Cela ne se peut pas non plus, dit de nouveau le conseiller de justice.

— Alors il faut que les enfans des-

cendent, s'écria Frédéric; je veux les voir de plus près.

— Eh! tout cela ne se peut pas, dit le conseiller de justice impatienté. Quand la mécanique est une fois arrangée, il faut qu'elle reste.

— Ah! c'est ainsi, dit Frédéric. Écoute, parrain Drosselmeier, si les petits bonshommes dans le château ne savent faire que les mêmes mouvemens, ils ne valent pas grand'chose, et je ne m'en soucie guère. Mes hussards, c'est bien autre chose! ils manœuvrent comme je le veux, en avant, en arrière; ils ne sont pas enfermés dans une maison. — En disant cela, il courut à l'autre table faire galoper son escadron dans tous les sens, les faisant tourner, frapper, tirer et exécuter mille manœuvres. Marie aussi s'était en allée tout doucement, car elle s'ennuyait aussi de la promenade et

de la danse éternelles; mais comme elle était très bonne et très douce, elle ne voulait pas laisser voir son ennui au parrain.

Le conseiller dit alors à M. et à madame Stahlbaum d'un ton de mécontentement : — Un ouvrage aussi ingénieux n'est pas fait pour ces petits sots; je n'ai qu'à remporter mon château. — Mais madame Stahlbaum le pria de lui en faire voir la structure intérieure et le rouage qui mettait les poupées en mouvement.

Le conseiller décomposa et recomposa toutes les pièces, et son humeur disparut peu à peu; il donna encore aux enfans de petites poupées avec des bras et des jambes dorés. Ces figures étaient faites avec du chocolat, ce qui plaisait fort aux enfans. Mademoiselle Louise avait mis la belle robe qu'elle avait reçue, comme madame

Stahlbaum l'avait désiré ; elle lui allait à ravir. Marie devait mettre aussi la sienne, mais elle dit qu'elle aimait mieux la regarder encore un peu, ce qu'on lui accorda aisément.

CHAPITRE III.

Le Protégé.

Marie ne voulut pas encore quitter la table de Noël; elle venait d'y découvrir quelque chose de nouveau : c'est que les hussards de Frédéric, en faisant leurs évolutions, avaient laissé

voir un petit homme qu'on n'avait pas encore remarqué jusqu'à présent.

Il se tenait tout modestement comme s'il attendait patiemment son tour.

A sa taille il y avait bien quelque chose à dire; non-seulement la partie supérieure de son corps était longue et menue, mais sa tête était d'une grosseur extrême : ce mauvais effet était un peu diminué par de beaux habits qui indiquaient un homme distingué. Il portait une veste de hussard violette avec beaucoup de tresses et de boutons, un pantalon de la même étoffe, et les plus belles bottes qu'ait jamais mises un étudiant, même un officier : elles collaient comme si elles étaient peintes.

Il était surtout curieux de voir le petit manteau si raide qu'il semblait de bois, et le petit bonnet qui complétaient ce costume. Marie trouvait

le petit homme fort laid, mais elle songea que son parrain Drosselmeier portait aussi un mauvais manteau et une mauvaise casquette, et qu'il était un fort bon parrain. Marie, en contemplant le petit homme, qui lui plaisait de plus en plus, remarqua l'expression de bonté qui était répandue sur sa figure. L'amitié et la bienveillance brillaient dans ses grands yeux gris bien ouverts, et la barbe de laine blanche qui ornait son menton, lui allait d'autant mieux qu'elle faisait ressortir ses lèvres rouges contractées par un doux sourire.

— Ah ! s'écria enfin Marie, ah ! cher père, à qui appartient donc ce joli petit homme ?

— Il doit travailler pour vous tous, ma chère enfant, lui répondit son père; c'est lui qui sera chargé de vous casser les noix qui seront trop dures pour vos

dents, et il t'appartient aussi bien à toi qu'à Louise et à Fritz. — A ces mots, le père le prit avec précaution sur la table, et poussant le manteau de bois, le petit homme ouvrit grandement sa bouche dans laquelle on aperçut deux rangées de dents blanches et pointues. Sur l'invitation de son père, Marie y plaça une noix, et — crac ! — le petit homme la mordit si fort que les coquilles volèrent et que le noyau tomba dans la main de Marie. Marie apprit alors que le petit homme était de la race des casse-noisettes, et qu'il exerçait la profession de ses ancêtres. Elle le prit aussitôt sous son bras et lui fit casser ses noisettes ; mais elle choisissait les plus petites, afin que le petit homme n'ouvrît pas trop grandement la bouche, ce qui le défigurait un peu. Louise le prit à son tour, et le casse-noisette dut aussi lui prêter ses dents

et qu'il fit avec beaucoup d'obligeance et en souriant toujours agréablement. Fritz vint à son tour : la vue du petit homme le fit beaucoup rire ; il le prit aussi et lui mit dans la bouche les plus grosses noix qu'il put trouver; mais tout à coup on entendit crac! crac! et trois dents tombèrent de la bouche du casse-noisette et toute sa mâchoire inférieure parut vide et branlante.

— Ah ! mon pauvre casse-noisette ! s'écria Marie en le prenant des mains de Fritz.

— C'est un sot personnage, dit Fritz; il veut faire le métier de casse-noisette et il n'a pas de bonnes dents ; il n'entend rien à son métier. Donne-le-moi, Marie ; il faut qu'il casse mes noix ou qu'il perde le reste de sa mâchoire.

— Non, non, s'écria Marie en pleurant, tu n'auras pas mon cher casse-

noisette ! vois comme il a l'air triste et comme il montre piteusement sa petite bouche meurtrie ! — Tu es un homme d'un cœur très-dur : tu bas tes chevaux et tu fais fusiller tes soldats.

— Il faut que cela soit ainsi; tu n'entends rien aux affaires militaires, dit Fritz. Marie, donne-moi le casse-noisette; il est à moi aussi bien qu'à toi.

Marie se mit à pleurer avec abondance, et enveloppa le casse-noisette dans son petit mouchoir de poche. Les parens accoururent avec le parrain Drosselmeier, qui prit le parti de Fritz, au grand déplaisir de Marie.

Le père dit : — J'ai placé le casse-noisette sous la garde de Marie, et, comme je vois qu'il en a besoin, je lui donne pleine puissance sur le petit homme. Au reste, je m'étonne que Fritz exige le service d'un individu invalide. En bon militaire, il devrait savoir qu'un

soldat blessé ne doit pas figurer dans les rangs.

Fritz se sentit très-honteux et s'esquiva tout au bout de la table, où ses hussards avaient pris quartier après avoir placé des avant-gardes. Marie chercha à replacer les dents du casse-noisette; elle entoura sa mâchoire d'un joli petit ruban blanc qu'elle ôta de son fourreau, et le berça doucement sur ses bras. Le parrain se moqua beaucoup d'elle et de la laideur de son favori; mais elle lui répondit : — Qui sait, cher parrain, si tu aurais aussi bonne mine que lui en mettant des bottes et un habit comme le sien !

Marie ne comprit pas du tout pourquoi ses parens riaient si fort de ses paroles, et pourquoi le conseiller parut tout interdit. Ils avaient leurs raisons sans doute.

CHAPITRE IV.

Merveilles.

Dans la chambre du conseiller en médecine, dès qu'on entrait, on voyait à gauche, près de la muraille, une haute armoire à vitres, dans laquelle les enfans conservaient les belles choses qu'on leur donnait tous les ans. Louise

était encore toute petite quand son père fit construire l'armoire par un adroit ouvrier, qui y mit des vitres claires comme le ciel et qui arrangea si bien les choses que tout ce qu'on plaçait dans ce meuble semblait encore plus beau et plus brillant. A la case supérieure, à laquelle Marie et Fritz ne pouvaient atteindre, se trouvaient les chefs-d'œuvre du parrain Drosselmeier; au-dessous était la case des livres d'images; les deux cases inférieures étaient livrées à Marie et à Fritz, qui pouvaient les remplir à leur gré. Cependant il arrivait toujours que Marie prenait la plus basse pour loger ses poupées, et que Fritz se servait de l'autre pour cantonner ses troupes.

Les choses s'étaient passées de la sorte ce jour-là. Fritz avait fait rentrer ses hussards, et Marie avait placé de côté mademoiselle Gertrude, sa pou-

pée, pour mettre la nouvelle sur un joli petit canapé à fleurs, devant une gentille table à thé, auprès d'un petit lit où dormaient tranquillement d'autres poupées ses compagnes. Mademoiselle Clara, sa nouvelle poupée, se trouvait donc très-bien dans l'armoire.

Il était tard, minuit n'était même pas loin, et le parrain Drosselmeier était parti depuis long-temps; mais les enfans ne voulaient pas s'éloigner de l'armoire à vitres, quelques instances que fit leur mère pour les décider à se mettre au lit.

— C'est vrai, dit Fritz, les pauvres diables (il parlait de ses hussards), les pauvres diables sont bien fatigués, et tant que j'y serai pas un n'osera bouger, je le sais.

A ces mots il s'en alla.

Marie fit beaucoup d'instances; elle supplia sa mère de lui accorder encore

un petit moment; et comme c'était une bonne fille bien soigneuse, ce moment lui fut accordé. Mais afin que Marie ne restât pas trop long-temps près de sa poupée et qu'elle n'oubliât pas les bougies qui brûlaient autour de l'armoire, la mère les éteignit toutes et ne laissa brûler que la lampe suspendue au plafond, qui répandait une douce lumière.

— Reviens bientôt, chère Marie; sans cela tu ne pourrais pas te lever demain matin, dit sa mère en entrant dans la chambre à coucher. Dès que Marie se vit seule, elle se hâta de faire ce qu'elle avait à cœur, et que sans savoir pourquoi elle n'avait pas voulu dire à sa mère. Le casse-noisette était toujours resté enveloppé dans son mouchoir; elle le posa avec précaution sur la table, le développa et examina ses blessures. Casse-noisette était très-

pâle, et il s'écriait si douloureusement que Marie en fut tout émue.

—Ah ! Casse-Noisette, mon ami, dit-elle à voix basse, ne sois pas fâché contre mon frère Fritz qui t'a fait du mal! c'est sa vie de soldat qui l'a rendu un peu dur, mais c'est un très-bon petit garçon, je puis te l'assurer. Moi je veux avoir bien soin de toi jusqu'à ce que tu sois guéri et content. Pour te raccommoder les dents et te remettre l'épaule, c'est l'affaire du parrain Drosselmeier; il s'entend mieux que moi à ces choses.

Mais Marie n'en put dire davantage; car, dès qu'elle eut prononcé le nom de son parrain, le casse-noisette fit une grimace et ses yeux étincelèrent. Marie ferma les yeux involontairement, mais quand elle les ouvrit, Casse-Noisette avait repris son sourire ordinaire...

Sans doute la clarté de la lampe, agitée par un souffle du vent, avait donné à Casse-Noisette cette expression qui avait effrayé la petite fille.

— Ne suis-je pas une sotte fille de m'offenser ainsi ? dit-elle. — Aussitôt Marie prit son ami Casse-Noisette sur son bras, s'approcha de l'armoire, et dit à sa nouvelle poupée : — Je t'en prie, mademoiselle Clara, cède ton lit au pauvre Casse-Noisette blessé, et arrange-toi comme tu pourras sur ce sopha; songe que tu es en bonne santé et que tu as toutes tes forces, sans cela tu n'aurais pas des joues si vermeilles; d'ailleurs il y a peu de poupées qui aient un aussi doux sopha.

Mademoiselle Clara, dans sa belle parure de Noël, semblait fort dédaigneuse et fort mélancolique; elle ne répondit pas un mot.

— Je suis bien bonne de faire tant

de cérémonies, dit Marie; et, tirant le lit à elle, elle y plaça bien soigneusement le casse-noisette, l'entoura d'un ruban et le couvrit jusqu'au nez. — Je ne veux pas qu'il reste près de la malhonnête Clara, dit-elle, et soulevant le lit, elle le plaça dans la case supérieure, tout près du village où étaient cantonnés les hussards de Fritz. Elle ferma l'armoire et voulut regagner sa chambre, lorsque tout bas elle entendit craquer, grignotter, remuer et glisser derrière la porte, derrière les chaises et derrière l'armoire. — L'horloge, suspendue au mur, se balançait de plus en plus fort, mais elle ne sonnait pas. Marie regarda de ce côté. Le hibou doré, qui la surmontait, avait ouvert ses ailes de manière à la couvrir toute entière, et il avançait sa laide tête de chat avec un bec recourbé, et on entendait murmurer des paroles bizarres,

— Heure, heure, heure, passe, passe, passe, balance, balance doucement. — Le roi des rats a reparu. — Bam, bam, bam, bam! chantez la vieille chanson, bam, bam! — Frappez, frappez, clochette, frappez, c'est le moment.

Et on entendit en effet bam, bam, bam retentir douze fois sur l'horloge.

Marie commença à frémir, et elle se serait enfuie si elle n'avait aperçu le parrain Drosselmeier qui était assis sur la pendule au lieu du hibou, et qui laissait pendre de chaque coté les pans de son habit jaune, comme les ailes de l'oiseau de nuit.

— Parrain Drosselmeier, parrain Drosselmeier, que fais-tu là? descends et ne m'effraie pas, méchant parrain!

Mais tout à coup un sifflement et un grincement singuliers se firent entendre, on trottait, on courait der-

rière les murs. Il semblait que ce fût le bruit d'un millier de petits pieds, et des milliers de petites lumières brillaient à travers les fentes du plancher. Mais ce n'étaient pas des lumières, hélas! c'étaient des yeux étincelans, et Marie s'aperçut que partout des souris passaient leur petite tête et s'efforçaient d'arriver. Bientôt ce fut un trot et un galop général dans la chambre; la foule des souris devint de plus en plus lumineuse et plus épaisse; elles se rangèrent enfin en ordre, et prirent leur rang comme faisaient les soldats de Fritz quand ils se préparaient pour la bataille. Marie, qui n'avait pas un dégoût pour les souris comme les autres enfans, prenait plaisir à voir celles-là, lorsque tout à coup elle entendit un sifflement si aigu qu'elle en éprouva une sueur glaciale. Alors que vit-elle! Juste devant ses pieds, comme poussés

par une force souterraine, le bois, le sable et la pierre firent irruption, et sept têtes de rat surmontées de sept couronnes étincelantes, se relevèrent en sifflant. Bientôt le corps entier apparut, les sept têtes sortaient d'un seul corps, et toute l'armée salua par une acclamation le rat couronné de sept diadèmes, qui s'avança en plein galop vers Marie serrée contre l'armoire. Le cœur de Marie lui battait si fort qu'elle crut que son heure de mourir était venue; mais tout à coup son sang s'arrêta dans ses veines. Elle recula à demi-évanouie, et clic, clic, les vitres de l'armoire, frappées par son coude, tombèrent en éclats; elle sentit bien une vive douleur au bras gauche, mais son cœur se trouva soulagé, car tout était devenu tranquille, et elle crut un moment que les souris et les rats étaient retournés dans leurs trous.

Hélas! que devint Marie lorsque derrière elle de singulières rumeurs se firent entendre dans l'armoire, et que de petites voix s'écrièrent : — Debout, debout! — Il faut marcher au combat cette nuit même! — Debout, debout pour le combat ! — et en même temps on entendait un harmonieux bruit de petites sonnettes qui retentissaient avec grâce et gentillesse.

— Ah ! c'est mon petit carillon ! s'écria Marie avec joie en se mettant promptement de côté. Elle vit alors comme tout s'éclairait, se remuait et s'agitait dans l'armoire. C'étaient plusieurs poupées qui couraient les unes aux autres, s'aidant de leurs petits bras. Le Casse-Noisette se leva tout à coup, rejeta sa couverture de laine, s'élança des deux pieds sur le lit et s'écria : — Crac, crac ! sot peuple de

rats, race de souris, cric-crac! véritable mic-mac!

Et, tirant sa petite épée, il l'agita en l'air en disant : — Chers amis et vassaux, voulez-vous me suivre au combat? — Au même moment, trois scaramouches, un pantalon, quatre petits ramoneurs, deux joueurs de sistre et un tambour répondirent avec force : — Oui, seigneur, nous sommes tes fidèles! avec toi nous irons à la mort, à la victoire, au combat! Et imitant le hardi Casse-Noisette qui venait de risquer le saut périlleux, ils se précipitèrent avec lui du haut de l'armoire. Ils pouvaient se précipiter sans risques, car non-seulement leurs habits étaient de drap et de soie, mais leur bedaine n'était remplie que de laine et de crin : aussi tombèrent-ils comme des sacs. Il n'en était pas ainsi du pauvre Casse-Noisette, et il eût certainement cassé

bras et jambes, tant son corps de sapin était sec, si mademoiselle Clara ne s'était précipitée de son canapé avant lui, et n'eût reçu mollement le héros dans ses bras.

— Ah ! chère et bonne Clairette, s'écria Marie, comme je t'ai méconnue! certainement tu as cédé volontiers ton lit au Casse-Noisette.

Mademoiselle Clara serra sur sa poitrine de soie le jeune héros, et lui dit : — Seigneur, malade et blessé comme vous êtes, vous n'allez pas vous jeter dans la mêlée. Voyez vos vassaux qui se disposent joyeusement au combat. Scaramouche, Pantalon, le tambour et les autres sont déjà sur le plancher, et les figures de mon éventail se remuent aussi et se mettent en mouvement. Restez dans mes bras, seigneur, et regardez votre victoire du haut de mon chapeau à plumes !

Ainsi parla Clara, mais Casse-Noisette montra beaucoup d'impatience et remua si fort les jambes que Clara fut forcée de le mettre à terre. En ce moment il s'agenouilla poliment et dit : — O madame, la faveur et la grâce que vous m'accordez ne seront pas oubliées par moi pendant le combat ! Clara se baissa vers lui, le releva doucement, détacha vivement l'écharpe qu'elle portait et voulut en ceindre le petit homme; mais celui-ci recula de deux pas, mit la main sur sa poitrine et dit très-solennellement : — Ne prodiguez pas ainsi votre faveur à un indigne, madame, car...

Il hésita, soupira profondément, arracha le petit ruban avec lequel Marie l'avait attaché, le pressa contre ses lèvres, en fit une écharpe, tira son épée et s'avança hardiment vers ses troupes. Aussitôt les sifflemens et les

piétinemens recommencèrent ; les bataillons de rats, plus nombreux que jamais, s'agitèrent, et, au-dessus de toutes les têtes, s'élevaient les sept têtes de l'affreux rat couronné.

CHAPITRE V.

La Bataille.

—Battez la générale, tambour, notre fidèle vassal! s'écria Casse-Noisette d'une voix très-distincte, et le tambour se mit aussitôt à battre avec beaucoup d'habileté, et si bien que les vîtres de l'armoire tremblèrent et vibrèrent. Un

grand bruit se fit entendre au-dedans, et Marie vit que sous les couvercles des boîtes où l'armée de Fritz était entassée, tout sautait avec violence, que les soldats en sortaient en tumulte et se rassemblaient en brillans bataillons. Cesse-Noisette allait le long des rangs, adressant des paroles enivrantes aux troupes : — Que pas un de ces chiens de trompettes ne bouge! s'écria-t-il en colère; puis, se tournant vers Pantalon, qui était devenu un peu pâle et dont le long menton branlait beaucoup, il lui dit solennellement : — Général, je connais votre courage et votre expérience; tout dépend ici de la rapidité du coup-d'œil et du mouvement. Je vous confie le commandement de toute la cavalerie et de l'artillerie. Vous n'avez pas besoin d'un cheval; vos jambes sont assez longues. Faites maintenant votre devoir.

Aussitôt Pantalon approcha ses longs doigts de sa bouche, et il en sortit un bruit semblable à celui de vingt trompettes. On entendit dans l'armoire un grand bruit, et les cuirassiers ainsi que les dragons de Fritz ayant à leur tête les brillans hussards nouvellement formés, débouchèrent et étendirent leurs lignes sur le parquet. Alors on vit défiler régiment sur régiment, les enseignes déployées et la musique retentissant en tête. En avant roulaient les canons de Fritz, entourés de leurs canonniers, et bientôt on entendit bom, bom! et Marie vit les cavaliers de sucre, se jeter dans les rangs des rats, et ceux-ci s'enfuir, couverts de poussière blanche et très-honteux de leur défaite. Une grosse batterie qu'on avait dressée sur un tabouret leur fit surtout beaucoup de mal; les muscades dont elle était chargée tombaient sans in-

terruption dans les rangs des rats et les eclaircissaient; mais tout à coup un sifflement singulier se fit entendre, et la poussière ainsi que la fumée empêchèrent Marie de distinguer ce qui se passait; seulement elle reconnut que tous les corps s'attaquaient avec beaucoup d'acharnement, et que la victoire était indécise. Les rats développaient de plus en plus de fortes masses, et leurs petites balles d'argent tombaient déjà jusque sur l'armoire. Clara et Gertrude couraient çà et là dans le plus grand désespoir et se tordant les mains.

— Faut-il donc que je meure dans les plus beaux jours de ma jeunesse, moi la plus belle des poupées! s'écriait Clara.

— Me suis-je si bien conservée pour périr entre ces quatre murailles! s'écriait Gertrude. Puis elles se jetaient

au cou l'une de l'autre et gémissaient si fort qu'on les entendait au milieu de tout ce tapage; car du spectacle qui s'offrit alors vous n'en avez aucune idée, digne lecteur. Cela allait: — Prr, prr, pouff, piff, ding, ding, bum, bom, bam ! et l'on entendait les petits cris du roi des rats et des siens, et ensuite la voix puissante de Casse-Noisette qui distribuait ses ordres, et on le voyait affronter le feu à la tête des bataillons ! — Pantalon avait fait quelques charges de cavalerie très-brillantes et s'était couvert de gloire; mais les hussards de Fritz, attaqués par les souris, avec de vilaines balles qui faisaient des taches à leurs dolimans rouges, furent intimidés un moment. Pantalon leur fit faire conversion à gauche, et dans l'entraînement, il les imita et tourna le dos avec ses dragons et ses cuirassiers. La batterie postée sur le

tabouret se trouva découverte, et une colonne de vilains rats accourut au galop et l'entoura ainsi que les canonniers. Casse-Noisette parut très-abattu, et commanda à l'aile droite un mouvement rétrograde. Pendant ce rude combat, des masses de la cavalerie des rats avaient débouché sous la commode et s'étaient jetés avec de vilains cris sur l'aile gauche de Casse-Noisette, mais là ils trouvèrent une vigoureuse résistance. Ce corps s'était formé lentement en carré plein, et les troupes qui le composaient combattaient avec courage et persévérance. C'était un mélange de soldats de toute espèce, de tyroliens, de tartares, d'arlequins, de cupidons, de lions, de tigres et de singes; mais rien ne semblait pouvoir sauver l'armée, qui était en pleine retraite et qui perdait beaucoup de monde. Enfin le malh eureux Casse-Noisette, se trouvan

repoussé avec un très-petit nombre des siens jusqu'à l'armoire, s'écria : — Faites avancer la réserve !... Pantalon, Scaramouche, tambour, où êtes-vous ?... Il avait bien en effet quelques auxiliaires du fond de l'armoire : c'étaient des hommes et des femmes avec des casques dorés de Nuremberg; mais ils combattirent si malhabilement qu'ils ne purent empêcher l'ennemi de cerner Casse-Noisette. Il voulut se rejeter dans l'armoire; mais ses jambes se trouvèrent trop courtes. Clara et Gertrude étaient évanouies et ne pouvaient venir à son aide; les hussards et les dragons passaient au grand galop dessus lui et se précipitaient dans la forteresse; et il s'écriait dans un terrible désespoir : — Un cheval !.. un cheval !.. Mon royaume pour un cheval !... En ce moment, deux tirailleurs ennemis le saisirent par son manteau de bois, et le roi des rats ac-

courut en triomphe en lançant de grands cris par ses sept gosiers.

— O mon pauvre Casse-Noisette! s'écria Marie en pleurant, et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle saisit son soulier gauche et le lança au milieu des rats et contre leur roi. Dès ce moment tout disparut. Marie ressentit une violente douleur au bras et s'évanouit.

CHAPITRE VI.

La Maladie.

Lorsque Marie revint de son évanouissement, elle était étendue sur son petit lit, et le soleil étincelait dans sa chambre à travers les carreaux de sa croisée couverts de glaçons. Près d'elle était assis un étranger qu'elle reconnut

bientôt pour le chirurgien Wondelstern. Il disait à voix basse : — La voilà qui se réveille! — La mère accourut et l'examina avec inquiétude. — Ah! ma chère mère, murmura Marie, tous les rats sont-ils partis et Casse-Noisette est-il sauvé?

— Ne dis pas de telles folies, chère Marie, lui répondit sa mère; qu'avons-nous à faire avec les rats et le casse-noisette?.. Méchante enfant, tu nous as causé bien des inquiétudes. Il arrive ainsi aux enfans qui ne suivent pas les conseils de leurs parens. Tu as voulu jouer jusque bien avant dans la nuit avec tes poupées, le sommeil t'a prise; une souris t'aura effrayée, bien que je n'en aie jamais trouvé ici; tu as fait un mensonge lorsque tu as dit t'être blessée à une vitre de l'armoire; et M. Wondelstern, qui a visité ta blessure, prétend que tu pouvais te couper une

veine et perdre tout ton sang. Dieu soit loué, je me suis éveillée à minuit, et, ne te voyant pas, j'ai couru dans l'autre chambre, où tu étais étendue sans mouvement près de l'armoire, entourée des soldats de plomb de Frédéric, de tes poupées, de tes petits personnages en sucre, le casse-noisette sur ton bras ensanglanté, et ton soulier gauche à quelques pas de toi.

—Ah! ma mère, ma mère, dit Marie; ce sont les traces de la grande bataille qui a eu lieu entre les rats et les poupées. Lorsque je vis que les rats allaient faire prisonnier le pauvre Casse-Noisette, qui commandait les poupées, j'ai eu grand'peur, j'ai jeté mon soulier au milieu des rats, et Dieu sait ce qui est arrivé.

Le chirurgien fit un signe à sa mère, et celle-ci dit vivement à sa fille :—C'est

bien, ma chère enfant. Tranquillise-toi : les rats sont tous partis, et Casse-Noisette est fort bien portant dans l'armoire.

Le conseiller en médecine entra en ce moment dans la chambre, conféra avec le chirurgien, tâta le pouls à Marie et parla de fièvre chaude. Il lui fallut rester dans le lit, prendre des médecines et jeûner quelques jours, bien qu'elle ne se sentît pas malade. Elle savait que Casse-Noisette était revenu sain et sauf de la bataille, et souvent, en rêve, elle l'entendait lui dire avec un accent douloureux : — Marie, noble fille, je vous remercie grandement; mais vous pouviez faire davantage pour moi !... Marie cherchait vainement ce que ce pouvait être; elle ne devinait pas.

Marie ne pouvait pas bien jouer à cause de son bras blessé, et, dès qu'elle

voulait lire ou feuilleter un livre d'images, ses yeux s'obscurcissaient et elle était forcée de cesser : aussi le temps lui paraissait bien long, et elle avait peine à attendre l'heure du crépuscule, où sa mère venait s'asseoir près de son lit, lui faire la lecture et lui conter des histoires. Une fois la mère venait de finir la belle histoire du prince Facardin lorsque la porte s'ouvrit, et Marie vit entrer le parrain Drosselmeier.

— Il faut bien que je voie comment va la pauvre Marie, dit-il en entrant. Mais dès que Marie eut aperçu le parrain avec son habit jaune, le souvenir de la bataille des rats lui revint à la mémoire et elle s'écria : — O parrain, que tu es devenu laid ! Je t'ai bien reconnu quand tu étais assis sur la pendule et que tu la couvrais de tes ailes ; je t'ai bien vu quand tu appelais le roi des rats. Pourquoi n'es-tu pas

venu au secours de Casse-Noisette? Vilain parrain, n'es-tu pas cause que je suis blessée et que je suis malade et dans le lit?

La mère, effrayée, demanda à Marie ce qu'elle avait, mais le parrain fit une singulière grimace et dit d'une voix monotone :—Les pendules doivent balancer—balancer; les heures couler — frapper — sonner. — Balancez, balancez, — sonnez, sonnez — Ding, dang, ding, dang.— Petites filles et poupées, ne soyez pas effrayées. — La clochette a sonné, les rats sont chassés, — le hibou, hou — hou — ouvre l'aile et vient à vous. — Pic — pac, pic — pac; sonnez, clochettes; sonnez, frappez, balancez. Ding — dang, ding — dang, l'heure noire a passé. — Les rats sont chassés.

Marie regarda le parrain avec de grands yeux, et il lui semblait encore

plus laid que de coutume; mais la mère prit un air fort sérieux et lui demanda ce qu'il voulait dire.

— Ne connaissez-vous pas ma jolie chanson d'horloger? dit-il; c'est celle que je chante toujours aux malades comme Marie. En parlant ainsi, il s'assit près du lit de la petite fille et lui dit :— Ne sois pas fâchée si je n'ai pas tué le roi des rats et si je ne lui ai pas arraché ses quatorze yeux, mais cela ne se pouvait pas. En dédommagement, je t'apporte quelque chose.

Le conseiller fouilla dans sa poche, et ce qu'il en tira tout doucement, bien lentement, — c'était le casse-noisette, dont il avait replacé fort adroitement les dents et à qui il avait raccommodé la mâchoire. Marie bondit de joie dans son lit. — Tu vois, dit le conseiller, que ce casse-noisette que tu aimes tant n'a pas non plus une figure très-gra-

cieuse et qu'il n'est pas le mieux fait du monde. Si tu veux m'écouter, je te conterai comment cette laideur est devenue héréditaire dans sa famille. Mais peut-être sais-tu déjà l'histoire de la princesse Pirlipat, de la sorcière Sourisgrise et de l'habile horloger.

— Mais, parrain, dit Fritz en examinant le casse-noisette, pourquoi donc lui avez-vous ôté son épée?

— Que m'importe l'épée de casse-noisette! dit le parrain; s'il en a besoin, qu'il s'en procure une où il voudra.

— L'histoire, l'histoire! dit Marie.

— J'espère, dit la mère, que votre histoire ne sera pas terrible comme toutes celles que vous contez.

— Au contraire, dit le parrain, elle est fort gaie et ne vous fera nulle peine.

— L'histoire, l'histoire! dirent les deux enfans, et le parrain commença ainsi :

CHAPITRE VII.

Histoire de la Noix dure.

« La mère de Pirlipat était femme d'un roi, par conséquent une reine; et Pirlipat elle-même, dès qu'elle parut au monde, naquit princesse. Le roi fut hors de lui, tant il était joyeux de posséder cette jolie petite fille qui était

dans son berceau. Il chanta, il dansa, il sauta sur une jambe, et s'écria vingt fois: —Heysa! a-t-on jamais rien vu de plus beau que ma petite Pirlipat!

» Et tous les ministres, les généraux, les présidens et les officiers d'état-major sautaient comme leur souverain sur une jambe, en s'écriant très-fort: —Non jamais on n'a vu rien de plus beau!

» Il est vrai qu'il était impossible de nier que jamais plus bel enfant que la princesse Pirlipat eût paru sur la terre: son visage semblait tissu de soie rose et de fleurs de lys, ses yeux étaient d'un brillant azur, et ses cheveux dorés s'arrondissaient en longs anneaux. Pirlipat avait en outre apporté au monde deux rangées de dents couleur de perles, avec lesquelles, deux heures après sa naissance, elle avait mordu si fort le chancelier qu'elle lui avait fait jeter un grand cri. De plus,

Pirlipat avait de l'esprit, de l'âme et de la raison. Comme je l'ai dit, toute la cour était ravie; la mère seule était triste, inquiète, et personne ne savait pourquoi. On remarqua surtout qu'elle faisait soigneusement garder le berceau de Pirlipat. Outre que les portes étaient garnies de trabants, six femmes et deux berceuses veillaient jour et nuit sur l'enfant. Ce qui parut encore plus singulier, c'est qu'on forçât ces six femmes à tenir chacune constamment un chat sur ses genoux, et à le caresser toute la nuit, de manière à ce qu'il ne cessât de *filer*. Il est impossible, chers enfans, que vous deviniez pourquoi la mère de Pirlipat avait pris toutes ces précautions; moi je le sais, et je vais vous le dire tout de suite.

»Il arriva un jour, à la cour du père de Pirlipat, que beaucoup de grands rois et de princes très-agréables se trou-

vèrent rassemblés, ce qui occasionna nombre de carrousels, de comédies et de bals. Le roi, pour bien faire voir que l'or et l'argent ne lui manquaient pas, voulut une bonne fois tirer une grosse somme du trésor de la couronne et faire un festin extraordinaire. Après avoir conféré avec le maître pâtissier de la cour et avoir fait lever l'état des constellations par son astronome, il commanda un grand repas, se jeta dans sa voiture, et alla inviter tous les rois et les princes à venir manger sa soupe. C'était une formule modeste qu'il prenait pour mieux surprendre ses hôtes. Ensuite il dit à la reine : — Tu sais comme j'aime les boudins, chère amie !

» La reine savait ce que signifiaient ces paroles. Elles signifiaient qu'elle devait s'occuper elle-même de la grande affaire du boudin. Le grand-trésorier

dut aussitôt apporter la grande marmite d'or et les casseroles d'argent; on alluma un grand feu de bois de sandal, et bientôt les bonnes vapeurs de la soupe au boudin s'élevèrent de la chaudière. Ce fumet exquis s'étendit jusque dans la salle du conseil, et le roi, saisi de ravissement, ne put se contenir. — Avec votre permission, messieurs! s'écria-t-il; et, s'élançant vers la cuisine, il courut embrasser la reine, remua le fond de la marmite avec son sceptre, et revint tranquillement prendre place au conseil. C'était au moment le plus important, où le lard, coupé par tranches, devait être rôti sur des grilles d'argent et jeté dans la chaudière. Les dames de la cour s'écartèrent par respect pour la reine, qui voulait remplir seule la tâche que lui imposait son époux; mais au moment où le lard commençait à rôtir, une petite voix

sifflante s'écria : — Donnez-moi de ce rôti, sœur! — je veux festiner aussi; je suis également reine!... La reine savait bien que c'était la dame Sourisgrise qui parlait ainsi. Dame Sourisgrise demeurait depuis beaucoup d'années dans le palais du roi; elle prétendait être alliée à la famille royale, et reine dans le pays de Mansourie; aussi avait-elle une grande suite. La reine était une bonne et bienfaisante dame: bien qu'elle ne voulût pas reconnaître Sourisgrise pour sa parente, elle lui accorda volontiers sa part du festin et lui dit : — Venez, dame Sourisgrise; vous pouvez goûter à mon lard!... Sourisgrise accourut aussitôt joyeusement, et prit avec sa petite pate, l'un après l'autre, tous les petits morceaux de lard que la reine lui présentait. Mais en même temps accoururent tous les parens de Sourisgrise, et ses sept fils, mauvais

sujets qui se jetèrent sur le lard malgré la reine, qui ne pouvait le défendre, tant elle avait peur. Heureusement, le grand-maître de la cour arriva et les chassa tous assez tôt pour qu'il restât un peu de lard, qui fut distribué dans tous les boudins d'après les calculs du mathématicien du palais.

» Les cymbales et les trompettes retentirent; tous les potentats et les princes invités s'avancèrent en brillans habits de fête, sur des chevaux blancs ou dans des carrosses de cristal, et accoururent au festin. Le roi les accueillit avec beaucoup de courtoisie, et s'assit au haut bout de la table, la couronne en tête et le sceptre à la main. Tout à coup, en mangeant, le roi changea de couleur, il leva les yeux au ciel, des soupirs s'échappèrent de son sein, une douleur profonde semblait l'agiter; enfin, il tomba en arrière sur son trône,

il joignit ses mains devant sa figure et se mit à gémir. Tout le monde se leva de table. Le médecin de la cour chercha vainement à saisir le pouls du malheureux roi ; enfin, après de longues exhortations, après l'emploi de grands moyens, tels que la plume brûlée et d'autres, le roi parut revenir à lui-même et balbutia ces mots à peine intelligibles : — Trop peu de lard !

» La reine se jeta à ses pieds en gémissant : — O mon malheureux époux, s'écria-t-elle, quelle douleur vous faut-il supporter ! — Mais vous voyez la coupable à vos pieds. — Punissez, punissez-la durement. — Hélas ! dame Sourisgrise avec ses sept fils, ses cousins, ses parens, ils ont mangé le lard, et...

» A ces paroles, la reine tomba en arrière sans mouvement ; mais le roi, plein de colère, s'écria : — Grand-maître,

comment ces choses se sont-elles passées ?

» Le grand-maître conta tout, et le roi résolut de tirer vengeance de Sourisgrise et de sa famille. Le conseil secret fut convoqué, et on résolut de leur faire leur procès et de confisquer leurs biens ; mais comme cette mesure ne les eut pas empêchés de manger le lard, l'affaire fut portée devant l'horloger-mécanicien de la cour. Cet homme, qui se nommait ainsi que moi Christian Élias Drosselmeier, promit de bannir la famille des souris pour toujours. Il inventa une petite machine à laquelle pendait à un fil un morceau de lard, et qu'il plaça près de la demeure de dame Sourisgrise. Elle était trop prudente pour ne pas reconnaître le piége, mais tous ses avis n'empêchèrent pas que ses sept fils et grand nombre de ses parens n'y fussent pris. Dès qu'ils

touchèrent le lard, une planche s'abattit derrière eux; ils se trouvèrent dans un cachot grillé, d'où on les transporta à la cuisine, où ils furent ignominieusement exécutés. Dame Sourisgrise quitta, avec le reste des siens, ce lieu de terreur. La colère, le désespoir, la vengeance s'étaient emparés de son âme. La cour se réjouit fort, mais la reine fut inquiète, car elle connaissait Sourisgrise et elle savait qu'elle vengerait la mort de ses parens. »

— Mais c'est assez pour ce soir, dit le parrain en se levant; demain le reste, mes enfans.

CHAPITRE VIII.

Suite de l'Histoire de la Noix dure.

« Maintenant vous savez, mes enfans, continua le parrain, pourquoi la reine faisait garder si soigneusement la belle petite princesse Pirlipat. Ne devait-elle pas craindre la vengeance de dame Sourisgrise? car celle-ci avait promis

de mordre mortellement la petite princesse. La machine du mécanicien ne suffisait pas, et l'astrologue du roi avait déclaré que la famille du chat Schnurr pourrait seule défendre la princesse contre la famille de Sourisgrise : aussi chaque berceuse avait-elle un jeune chat de cette race qui avait reçu à la cour le titre de conseiller de légation, et qui était chargé de veiller sans cesse sur la jeune princesse.

» Une fois, il était déjà minuit, lorsqu'une berceuse se réveilla de son profond sommeil : autour d'elle, tout le monde était endormi. Pas de chat! — Un silence profond, au milieu duquel on entendait ronger le bois du lambris! Que devint la berceuse en apercevant une laide souris dressée sur ses jambes de derrière, qui contemplait attentivement la princesse? Elle s'élança en poussant un cri d'effroi, mais au même

moment, Sourisgrise (car c'était elle), se jeta dans un coin de la chambre. Les conseillers de légation la poursuivirent, mais trop tard; elle avait disparu par une fente du parquet. Pirlipat s'éveilla à ce bruit et pleura bien fort. — Dieu soit loué; elle vit encore! s'écrièrent les berceuses. Mais leur effroi fut bien grand en s'apercevant de la transformation de la princesse : sa tête était devenue énorme, son corps contourné, ses yeux d'azur avaient pris une teinte verte et brillante, et sa bouche s'étendait de l'une à l'autre oreille. La mère faillit mourir de désespoir, et il fallut tendre des tapis ouatés dans le cabinet du roi, tant il se frappait la tête contre les murs en criant : — Infortuné monarque que je suis! En même temps, sans s'inquiéter si la chose était possible, il ordonna que le mécanicien Drosselmeier rétablirait en

deux mois la princesse dans son premier état, ou qu'il périrait par la hache du bourreau.

»Drosselmeier ne fut pas peu épouvanté; cependant il eut confiance en son art et en son étoile, et commença aussitôt ses opérations. Il défit très-adroitement la princesse Pirlipat, dévissa ses mains et ses pieds, et examina sa structure intérieure; mais, à son grand chagrin, il reconnut qu'en grandissant elle deviendrait de plus en plus difforme. La dernière semaine venait de se passer, et le roi, les yeux enflammés de colère, agitait son sceptre en disant : — Drosselmeier, guéris la princesse ou dispose-toi à mourir!... Drosselmeier pleurait amèrement, et pendant ce temps la princesse Pirlipat cassait joyeusement des noix. Pour la première fois, ce goût de la princesse pour les noix frappa le mécanicien; il re-

marqua aussi qu'elle était venue au monde avec des dents. Il demanda aussitôt la permission de parler à l'astrologue de la cour. Ils se renfermèrent ensemble dans un cabinet, consultèrent beaucoup de livres, passèrent la nuit à contempler les étoiles; enfin, il leur parut clair comme le jour que la princesse, pour revenir à sa beauté première, devait manger le doux noyau de la noix de cratacuc.

» La noix de cratacuc a une coquille si dure qu'une pièce de huit pourrait tirer dessus sans la briser. Cette noix devait être apportée à la princesse par un homme qui ne se serait jamais rasé et qui n'aurait jamais mis de bottes; il devait lui présenter le noyau les yeux fermés. Le roi, qui était dans son jour de clémence, consentit à suspendre l'exécution du mécanicien, et le laissa

partir avec l'astronome pour chercher l'homme qui devait remettre Pirlipat dans son état naturel. »

CHAPITRE IX.

Conclusion de l'Histoire de la Noix dure.

Dans la soiree suivante, le parrain se trouva à son poste et raconta ce qui suit :

« Il y avait déjà quinze ans que Drosselmeier et l'astrologue étaient en route sans pouvoir découvrir la moindre

trace de la noix cratacuc. Leurs aventures seraient trop longues à conter; je dirai qu'à la fin Drosselmeier éprouva un violent désir de revoir la ville de Nuremberg, sa ville natale. Ce désir le saisit invinciblement un jour qu'il fumait une pipe de tabac avec son ami dans une grande forêt de l'Asie.

»—O belle ville de Nuremberg, belle cité! qui ne t'a pas vue, eût-il vu Londres, Paris et Peterwaradin, n'a pas éprouvé une véritable émotion; il doit conserver un désir pour toi, pour toi, ô Nuremberg, belle ville qui as de belles maisons avec des fenêtres!

» En entendant les plaintes de Drosselmeier, l'astronome fut saisi d'un chagrin profond, et se mit à gémir si fort qu'on l'entendit dans toute l'Asie; mais il se remit bientôt, essuya ses pleurs et lui demanda : — Mais, honorable collègue, pourquoi restons-nous

ici à gémir? pourquoi n'allons-nous pas à Nuremberg? n'est-il pas parfaitement égal que nous cherchions cette fatale noix de cratacuc là ou ailleurs?

» — Cela est vrai, répondit Drosselmeier consolé.

» Tous deux se levèrent aussitôt, secouèrent leurs pipes, et s'en allèrent en droite ligne, des bois où ils étaient, du milieu de l'Asie, à Nuremberg. A peine y étaient-ils arrivés que Drosselmeier courut trouver un sien cousin qu'il n'avait pas vu depuis longues années. Il était fabricant de poupées, vernisseur, doreur, et se nommait Christophe Zacharias Drosselmeier. L'horloger lui conta toute l'histoire de la princesse Pirlipat, de dame Sourisgrise et de la noix dure, et à chaque mot le cousin s'écriait: — Que de choses merveilleuses, mon cousin!.. et, d'éton-

nement, il frappait ses mains l'une contre l'autre.

» Drosselmeier continua de raconter les aventures de son long voyage, comment il avait passé deux années chez le roi des dattes, comment il avait été chassé par le roi des amandes, comment il avait consulté vainement la société des curieux de la nature dans le pays des écureuils; bref, comment il avait échoué partout dans la recherche de la noix de cratacuc. Pendant ce récit, Zacharias s'était souvent pincé les doigts; il avait tourné sur un pied, il s'était mordu la langue; enfin il jeta sa perruque et son bonnet en l'air, embrassa son cousin avec violence, et s'écria : — Cousin, cousin, vous êtes sauvé; car tout me trompe ou je possède cette noix merveilleuse!

» A ces mots il ouvrit une boîte d'où il tira une noix dorée de médiocre

grosseur. — Voici l'histoire de cette noix, dit-il en montrant la noix à son cousin. Il y a beaucoup d'années, à l'époque de Noël, un étranger vint ici avec un sac de noix qu'il voulait vendre. Juste devant ma boutique, il eut une querelle, et déposa à terre le sac, pour mieux se défendre contre les vendeurs de noix, qui ne voulaient pas qu'un étranger troublât leur commerce. En ce moment, un charriot lourdement chargé passa sur le sac, toutes les noix furent brisées, une seule exceptée, que l'étranger me donna, en souriant d'un air singulier, pour un blanc denier de 1720. Les circonstances de cet achat furent singulières, car je trouvai justement dans ma poche un denier tel que le voulait avoir le marchand; ensuite je dorai la noix et je la conservai sans trop savoir moi-même pourquoi j'y attachais tant de prix.

Tous les doutes sur l'authenticité de la noix disparurent lorsque l'astrologue de la cour eut enlevé la dorure, sous laquelle il lut distinctement, au bord d'une ride de la coquille, le mot de *cratacuc* en caractères chinois. La joie des voyageurs fut grande, et le cousin devint l'homme le plus heureux de la terre lorsque Drosselmeier lui annonça que sa fortune était faite. Le mécanicien et l'astrologue allaient se mettre dans leur lit, quand le dernier dit à l'autre : — Mon cher collègue, un bonheur ne vient jamais seul! J'imagine que nous n'avons pas seulement trouvé la noix cratacuc, mais aussi l'individu qui doit la casser et rendre la beauté à la princesse. Je parle du fils de votre cousin. — Non, je ne veux pas dormir cette nuit; je l passerai à dresser l'horoscope du jeu homme.

XVIII.

En parlant ainsi, il arrachait son bonnet de nuit de sa tête, et se mettait en observation, le nez levé vers le ciel. Le fils du cousin était en effet un grand garçon qui ne s'était jamais rasé et qui n'avait jamais porté de bottes. Aux fêtes de Noël, il portait un bel habit rouge avec des tresses d'argent, une épée, le chapeau sous le bras, et une belle frisure avec une bourse à cheveux. Dans cette éclatante toilette, il se tenait au milieu de la boutique de son père, et cassait par galanterie les noix de Noël aux jeunes filles; aussi l'avait-on surnommé le beau Casse-Noisette.—Le lendemain matin l'astrologue se jeta au cou du mécanicien : — C'est lui, dit-il, nous l'avons trouvé! Il faut seulement avoir soin de deux choses, chers collègues : d'abord faire attacher à la nuque de votre neveu une forte queue de bois qui communique avec

la mâchoire inférieure, afin qu'on puisse la faire jouer à volonté, puis de ne pas divulguer notre secret en arrivant à la résidence, car je sais que celui qui rendra la beauté à la princesse sera son mari et l'héritier du royaume.

Quand Drosselmeier et l'astronome eurent déclaré dans la résidence qu'ils avaient trouvé la fameuse noix dure, il se présenta grand nombre de gens, entre autres des princes, qui, se fiant à la bonté de leurs dents, entreprirent de rendre la beauté à la princesse. Ils ne furent pas peu effrayés en voyant un petit corps surmonté d'une tête difforme, dont la laideur était encore augmentée par un duvet cotonneux de couleur blanchâtre. Plus d'un blancbec en souliers se cassa les dents et les mâchoires à la noix, et s'en alla, à demi-évanoui, en s'écriant : — Oh ! quelle

dure noix !... Enfin, le roi, désespéré, ayant solennellement promis la main de sa fille à qui lui rendrait sa beauté, le jeune Drosselmeier se présenta pour tenter l'épreuve. Après avoir poliment salué le roi et la reine, il prit la noix des mains du maître des cérémonies, la plaça entre ses dents, tira vigoureusement sa queue, et en deux coups brisa la coquille; il nettoya ensuite adroitement l'amande, et la présenta à la princesse, qui l'avala. — Aussitôt, ô merveille! elle disparut, et on vit à sa place une jeune beauté ravissante. Les trompettes et les cymbales firent entendre des fanfares; le roi et toute sa cour dansèrent sur une jambe comme à la naissance de Pirlipat, et la reine se trouva si fort saisie de joie qu'il fallut l'inonder d'eau de Cologne.

Le grand tumulte n'avait pas empê-

ché le jeune Drosselmeier de faire une grande révérence. Il recula trois pas, comme il convient en pareil cas, mais au troisième un petit cri perçant se fit entendre : il avait marché sur dame Sourisgrise, qui sortait en ce moment d'une fente du parquet. Le malheureux jeune homme fut aussitôt métamorphosé comme l'avait été la princesse ; sa tête devint énorme, son corps carré et anguleux ; au lieu de sa queue, il eut un petit marteau de bois, qui faisait remuer sa mâchoire. Pendant ce temps, dame Sourisgrise, toute sanglante, se lamentait terriblement : — O maudite noix dure, disait-elle, c'est toi qui devais me faire mourir! Mais Casse-Noisette mourra aussi, et mon fils me vengera. — O belle vie, si fraîche et si vermeille, faut-il donc te quitter sitôt! — Mort, vilaine mort! — Déjà! — Couic!... A ce cri, dame

Sourisgrise expira, et on la jeta par la fenêtre.

Pour Drosselmeier, la princesse jeta un cri d'horreur en le voyant tel qu'il était. Le roi s'irrita fort qu'on lui eût proposé pour gendre un Casse-Noisette et le fit jeter à la porte. Le mécanicien et l'astrologue furent bannis pour toujours. Toutes ces choses ne se trouvaient pas dans l'horoscope que l'astrologue avait tiré à Nuremberg : il voulut cependant prédire encore, et annonça que la métamorphose de Drosselmeier changerait quand il aurait tué le roi des rats, fils de Sourisgrise, et quand une dame l'aurait aimé sous sa laide figure.

Ici se termina l'histoire du conseiller. Marie prétendit que la princesse était une ingrate; Fritz prétendit, au contraire, que Casse-Noisette n'avait

que ce qu'il méritait, puisqu'il n'avait pas même eu le courage de tuer le roi des rats.

CHAPITRE X.

L'Oncle et le Neveu.

Marie avait été obligée de passer toute une semaine dans le lit, mais enfin la santé lui revint et elle put sauter et jouer comme avant dans la chambre. L'armoire à vitres était brillante et belle, en bon ordre, remplie de fleurs,

d'arbres, de poupées et de maisons. Avant toutes choses, Marie revit son cher Casse-Noisette, la mâchoire raccommodée, et lui souria agréablement. L'histoire du parrain lui revint à la pensée; elle songea que son Casse-Noisette n'était autre que le jeune Drosselmeier de Nuremberg, et elle ne douta pas que le parrain ne fût le mécanicien en personne.

—Mon cher monsieur Drosselmeier, dit Marie, si vous n'êtes pas en état de bouger ni de parler, je sais cependant que vous pouvez me comprendre. Comptez sur mon assistance si elle vous est nécessaire, et soyez sûr que je prierai votre oncle d'employer pour vous son habileté.

Le Casse-Noisette resta immobile; mais Marie entendit une petite voix qui lui répondit:—Marie, douce Marie, je suis à toi!

Marie s'enfuit; une sueur froide inondait son visage, mais elle éprouvait cependant une secrète satisfaction.

Le soir, à l'heure du thé, Marie était assise dans son petit fauteuil, aux pieds de son parrain. Dans un moment de silence, Marie le regarda fixement avec ses beaux yeux bleus et lui dit: — Je sais maintenant, cher parrain, dit-elle, que Casse-Noisette est ton neveu le jeune Drosselmeier de Nuremberg; tu sais qu'il est en guerre avec le vilain roi des rats; pourquoi ne viens-tu pas à son aide? — Marie, raconta toute l'histoire de la bataille. Elle fut souvent interrompue par les éclats de sa mère et de Louise. Fritz et Drosselmeier gardaient seuls leur sérieux.

— Ce sont des rêves, dit la mère, les rêves d'une malade.

— Ce sont des mensonges! s'écria

Fritz; mes hussards rouges ne sont pas des poltrons; s'ils avaient ainsi lâché pied, comme je les arrangerais!

Le parrain prit Marie sur ses genoux et lui dit: — Tu auras beaucoup à faire si tu veux prendre la défense du pauvre Casse-Noisette, mais toi seule tu peux le sauver; sois persévérante et fidèle.

En entendant ces paroles, le conseiller en médecine prit la main du parrain, lui tâta le pouls, et dit: — Vous avez une forte congestion au cerveau, mon digne ami; je veux vous prescrire quelque chose.

CHAPITRE XI.

La Victoire.

Peu de temps après Marie fut éveillée, dans une belle nuit, par un singulier tapage. — Ah ! les rats, les rats reviennent ! s'écria Marie effrayée. Et elle voulut réveiller sa mère, mais la frayeur l'empêcha de bouger, surtout

lorsqu'elle aperçut les yeux étincelans du roi des rats, qui, d'un bond, s'élança sur la petite table placée près de son lit.

— Petite fille, dit le rat, il me faut ton sucre et tes gâteaux, sinon je mordrai encore Casse-Noisette. — Et il disparut.

Le lendemain Marie était bien pâle, mais elle ne dit rien, car elle craignait de faire rire sa mère et sa sœur à ses dépens. Elle se dit bien toutefois que, pour sauver Casse-Noisette, il fallait sacrifier ses bonbons et ses gâteaux... et tout ce qu'elle en avait, elle le posa le soir sur le rebord de l'armoire.

Le lendemain son père lui dit : — Je ne sais d'où nous viennent les souris, mon enfant, mais cette nuit elles ont mangé toutes tes friandises. — Marie ne les regretta point ; elle était bien heureuse d'avoir sauvé Casse-Noisette.

Mais que devint-elle lorsque, la nuit

suivante, elle entendit de nouveau siffler à son oreille et qu'elle revit le roi des rats?

— Petite fille, dit-il, il me faut toutes tes poupées de sucre, sinon je mordrai Casse-Noisette. — Et il disparut de nouveau.

Les larmes vinrent aux yeux de Marie : ses figures de sucre étaient si belles! Elle regarda Casse-Noisette: il avait l'air si triste! Il semblait que les sept petites gueules du roi des rats fussent ouvertes pour le croquer. Elle embrassa toutes ses poupées de sucre et les plaça au bas de l'armoire. Le lendemain, elles avaient disparu.

Le soir le conseiller en médecine se plaignit fort des souris qui rongeaient tout dans la chambre. — Le boulanger, dit Fritz en riant, a un excellent conseiller de légation qui est tout gris; je vais le chercher; il exterminera

tous les rats, fût-ce le fils de dame Sourisgrise en personne.

— Et ton conseiller brisera tous les verres et toutes les porcelaines, dit le père; il vaut mieux placer une souricière dans la chambre de Marie : le parrain nous en fera une; ne sait-il pas tout faire?

— D'autant mieux, dit Fritz en riant, que c'est lui qui les a inventées.

Dans la nuit, la pauvre Marie eut encore la fatale visite : le roi des rats grimpa sur ses épaules et lui dit à l'oreille : — Il me faut tous tes livres d'images, tes beaux habits, sinon je mordrai jusqu'à la mort ton Casse-Noisette!

Le lendemain la mère disait : — Le méchant rat n'a pas donné dans le piége; mais, sois tranquille, ma chère enfant, nous le chasserons bien... A peine Marie se trouva-t-elle seule qu'elle alla à l'armoire, et dit en pleurant au

Casse-Noisette : — Ah! mon bon monsieur Drosselmeier, que puis-je faire pour vous, moi pauvre fille! — Ah! si je donnais mes images et mes beaux habits au roi des rats pour qu'il ne vous mange pas, il voudrait ensuite autre chose, et vous finiriez toujours bien par tomber sous ses dents! Que faut-il donc faire?

—Que ne vous dois-je pas! murmura Casse-Noisette. Mais ne donnez pour moi ni vos habits ni vos images; procurez-moi seulement une épée, une épée, et laissez-moi faire!

—Mais où prendre une épée? pensa la petite. Elle alla consulter Fritz, qui n'avait cessé de penser avec douleur qu'elle avait accusé ses hussards d'avoir battu en retraite. Il demanda à sa sœur si tout ce qu'elle avait dit était bien vrai, et, après que Marie lui en eut donné l'assurance, il s'avança rapide-

ment vers l'armoire, tint un discours pathétique à ses hussards, leur coupa à tous leur plumet pour les punir, et leur défendit de sonner pendant un an la marche des hussards.

— Quant au sabre, dit-il à Marie, je puis y pourvoir, attendu que j'ai mis hier à la retraite un vieux colonel de cuirassiers qui n'a plus besoin de sa lame. Le sabre fut enlevé au vieux cuirassier et suspendu à la ceinture de Casse-Noisette.

La nuit suivante Marie ne put dormir, tant son inquiétude était grande. A minuit, elle entendit un léger bruit.

— Le roi des rats! le roi des rats! s'écria Marie. — Et elle se dressa sur son lit, mais tout redevint tranquille. Bientôt on frappa doucement à la porte, et, à sa petite voix flûtée, Marie reconnut Casse-Noisette, qui la pria de lui ouvrir; elle se leva et tourna le

bouton. Casse-Noisette parut aussitôt et tomba aux genoux de Marie: — Mademoiselle, lui dit-il, c'est vous qui avez armé mon bras; je vous amène l'ennemi vaincu.

En parlant ainsi il lui présenta les sept couronnes du roi des rats qu'il portait à son bras; en même temps il la supplia de le suivre.

CHAPITRE XII.

Le Royaume des Poupées.

— Je vais avec vous, monsieur Drosselmeier, dit Marie, mais il ne faut pas me mener loin et ne pas me retenir long-temps, car je n'ai pas encore fini de dormir.

— Je vais donc prendre le chemin le plus court, quoique le plus difficile, répondit le Casse-Noisette.

Il marcha en avant, Marie derrière lui, jusqu'à la vieille et immense armoire aux habits placée sous le péristyle de la maison. A sa grande surprise, Marie vit que les deux battans de l'armoire étaient ouverts, et elle aperçut distinctement la pelisse de renard que son père portait en voyage. Casse-Noisette grimpa fort adroitement le long des ornemens de la pelisse, se jucha sur une manche, en fit tomber un petit degré, en bois de cèdre, et invita Marie à monter. Dès qu'elle se trouva sur le degré Marie fut éblouie d'une vive lumière, et il lui sembla qu'elle était sur une prairie qui étincelait d'un éclat sans pareil.

—Nous sommes sur la place de Sucre-

Candi, dit Casse-Noisette, et nous allons passer par une des portes.

La porte s'élevait à quelques pas de là, elle semblait bâtie de marbre blanc, veiné de brun et de rose; mais en approchant Marie reconnut que toute cette masse consistait en amandes et en raisins confits. Sur le fronton de cette porte, six jolis singes habillés de rouge faisaient la plus belle musique de janissaires qu'on eût jamais entendue. Bientôt Marie se trouva environnée des plus doux parfums; ils venaient d'une forêt merveilleuse qui s'étendait devant elle. Dans le sombre feuillage on distinguait comme des fruits d'or et d'argent suspendus à des branches bariolées; les troncs et les cîmes des arbres étaient ornés de rubans et de bouquets comme de joyeux fiancés; et quand les zéphirs remuaient les parfums des orangers, tout le feuillage

retentissait comme une joyeuse musique, au son de laquelle dansaient des milliers de petites lumières.

— Ah! qu'il fait beau ici! dit Marie dans le ravissement.

— Nous sommes dans le bois de Noël, dans le canton des étrennes, ma belle demoiselle, dit Casse-Noisette.

— Ah! dit Marie; je voudrais bien rester ici, tant ce lieu me paraît beau.

Casse-Noisette frappa de ses petites mains, et on vit aussitôt quelques petits bergers avec leurs bergères, qui étaient si délicats et si blancs qu'on eût dit qu'ils étaient du sucre le plus fin. Ils apportèrent un joli petit fauteuil doré, y placèrent un doux coussin de réglisse, et invitèrent poliment Marie à s'asseoir. A peine s'y fut-elle placée que les bergers et les bergères exécutèrent un charmant ballet, puis ils se perdirent dans le bois.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit Ca se-Noisette, si la danse vous a paru misérable, mais ce ne sont que des personnages de notre opéra mécanique, et ils exécutent toujours la même chose. Mais continuons notre promenade.

— Ah mon Dieu ! toutes ces choses étaient fort jolies et elles m'ont fait beaucoup de plaisir, dit Marie en se levant pour suivre Casse-Noisette. — Ils passèrent le long du ruisseau d'eau de fleur d'orange, et Casse-Noisette lui dit que ce cours n'était rien près du fleuve de la Limonade dans lequel il se jette, et qui se répand lui-même dans le grand océan de lait d'amande. En effet, Marie entendit bientôt un grand murmure, et elle aperçut le fleuve de la Limonade qui s'échappait en tournoyant, et roulait orgueilleusement ses flots couleur isabelle entre deux rives couvertes d'une brillante verdure. Non loin

de là on voyait des eaux d'un jaune foncé, au bord desquelles pêchaient de jolis enfans. A quelque distance on distinguait un village dont l'église, le presbytère, les granges, les maisons étaient de couleur brune, avec des toits dorés.

— C'est le village de Nougat, dit Casse-Noisette ; ses habitans sont fort aimables, mais ils souffrent tous du mal de dents; aussi nous n'y entrerons pas. Ils traversèrent aussi la vallée des Bonbons et le pays de Chocolat; mais Casse-Noisette allait toujours en avant en disant : —A la capitale, à la capitale !

CHAPITRE XIII.

La Capitale.

Casse-Noisette frappa de nouveau des mains. Ils se trouvaient sur les bords d'une mer rose, et Marie vit arriver de loin, sur les vagues, un charriot formé d'une seule coquille étincelante, d'un brun doré, et ornée de

pierres précieuses; elle était traînée par deux dauphins. Douze petits maures charmans, avec des bonnets et des tabliers de plumes de colibri, s'élancèrent sur le rivage et portèrent Marie et Casse-Noisette sur les flots, dans la voiture, qui se mit aussitôt en mouvement. Quel charmant voyage que celui de Marie ainsi portée dans sa coquille de nacre, entourée de vapeurs de roses et glissant doucement sur les flots roses! Les deux dauphins aux écailles dorées, relevant leurs nazeaux humides, faisaient jaillir dans les airs deux gerbes de cristal qui retombaient comme deux arcs-en-ciel diaprés, et de petites voix argentines chantaient :—Qui nage, nage sur la mer des roses? — C'est la fée, la petite fée! bien, bien! agitez vos ailes blanches! nagez! nagez, petits poissons! volez, volez, petits oiseaux d'or; roulez, flots d'argent;

sonnez, coulez, frémissez, car voici votre fée! — Mais les douze petits maures semblaient prendre fort mal toute cette musique, car ils secouèrent si fort leurs parasols que les feuilles de dattier dont ils étaient formés se détachèrent, et ils se mirent aussi à piétiner violemment derrière le char de Marie.

— Les maures vont fâcher toute la mer, dit Casse-Noisette. — En effet, on entendit bientôt de singulières voix dans les airs et dans les eaux; mais Marie n'y fit pas attention, et elle se mira dans les ondes couleur de rose, où lui souriait un charmant visage de jeune fille.

— Ah ! s'écria-t-elle en frappant joyeusement des mains, voici la princesse Pirlipat qui me sourit gracieusement! Regardez donc, en grâce, mon cher monsieur Drosselmeier!

Casse-Noisette soupira douloureuse-

ment et dit : — O belle demoiselle, ce n'est pas la princesse, c'est votre propre visage qui vous sourit aussi gracieusement dans ces eaux !

Marie releva aussitôt sa tête, ferma les yeux et eut grande honte. En ce moment, elle fut soulevée par les douze maures, qui la portèrent sur la rive. Elle se trouva dans un petit bois qui était encore plus joli que celui de Noël, tant les arbres et la verdure y étincelaient, et tant il en sortait de parfums.

— Nous sommes dans le bois des Confitures, et là-bas c'est la capitale, dit Casse-Noisette. — Qu'aperçut alors Marie, grand Dieu ! Non-seulement les tours et les murailles brillaient des plus magnifiques couleurs, mais aussi la forme des édifices n'avait rien de pareil sur la terre ; car les maisons, au lieu de toits, portaient de belles couronnes, et toutes étaient surmon-

tées par un beau feuillage. En passant sous la porte, bâtie en macarons et en pastilles, des soldats d'argent présentèrent les armes, et un petit homme en robe de chambre de brocard se jeta au cou de Casse-Noisette en lui disant: — O mon prince, soyez mille fois le bien-venu dans la ville confite!

Marie ne s'étonna pas peu en trouvant un prince dans la personne de son guide. Elle entendit alors tant de voix retentir à la fois, des cris et des rires si multipliés, un bruit de jeux et de chants si assourdissant, qu'elle ne savait que penser et qu'elle interrogea Casse-Noisette sur la cause de tout ce tumulte.

— Ma belle demoiselle, répondit Casse-Noisette, c'est le train ordinaire. Villeconfite est une cité très-joyeuse et très-peuplée; ainsi vont les choses chaque jour. Mais venez avec moi.

A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils découvrirent la place du Marché, où s'offrit à eux le plus beau point de vue. Toutes les maisons à l'entour étaient entièrement de sucre découpé à jour ; on avait élevé galerie sur galerie ; au milieu un grand gâteau, en forme d'obélisque, étaitflanqué de quatre fontaines d'où s'échappaient de la limonade et d'autres douces boissons, et dans le bassin se formait une mousse si épaisse qu'on aurait pu la prendre à la cuillière. Mais ce qui était plus beau que tout cela, c'étaient les petites gens qui se pressaient par milliers, qui se cognaient la tête l'une contre l'autre, qui se poussaient, qui riaient, qui chantaient, bref qui faisaient ce prodigieux tintamare que Marie avait entendu de loin. Dans cette foule se trouvaient des gens habillés de toutes les façons, des Arméniens, des Grecs, des

Juifs, des Tyroliens, des officiers, des soldats, des prêtres, des bergers, en un mot, tous les gens possibles. A l'un des coins de la place, il s'éleva un grand tumulte, le peuple se sépara et courut voir le grand-mogol, qui se faisait porter sur un palanquin, accompagné par quatre-vingt-treize grands de l'empire et sept cents esclaves. En ce même moment, à l'autre extrémité de la place, la corporation des pêcheurs, forte de cinq cents hommes, venait en cortège, et, par malheur, le grand-turc prit fantaisie de se promener à cheval, sur le marché, avec trois cents jannissaires. Ce fut un bruit, un tumulte, un brouhaha sans égal! On entendit aussi des plaintes, un pêcheur avait fait tomber la tête d'un bramine dans la foule, et le grand-mogol avait failli être renversé. Le bruit augmentait sans cesse, et l'on commençait à se battre,

lorsque l'homme, en robe de chambre de brocard, qui avait salué Casse-Noisette du nom de prince à la porte de la ville, grimpa sur l'obélisque et cria d'une voix très-claire:—Confiseur ! confiseur ! confiseur ! — Aussitôt le tumulte s'apaisa, chacun chercha à se sauver comme il put, le mogol remonta à cheval, le bramine replaça sa tête sur ses épaules, et tous les cortèges défilèrent rapidement.

— Que signifie ce cri de confiseur ? demanda Marie à Casse-Noisette.

— Ma belle demoiselle, dit Casse-Noisette, le confiseur est ici une puissance inconnue, mais terrible, à qui on attribue un pouvoir sans bornes sur les hommes, dont il peut faire tout ce qu'il veut. C'est le destin qui gouverne ce petit peuple jovial, et il le redoute tellement que son nom, prononcé à haute voix, apaise les plus

grands troubles, ainsi que vient de le faire monsieur le bourguemestre. Personne alors ne songe aux choses terrestres, aux coups, aux contusions qu'on a reçus, mais chacun rentre en soi et se dit : — Qu'est l'homme, et à quoi tient son existence!

Marie ne put retenir un cri d'étonnement à la vue d'un château couronné de mille tours aériennes, tout couvert de fleurs et parsemé d'étoiles.

— Nous sommes devant le château de Frangipane, dit Casse-Noisette. — Marie, tout absorbée dans la contemplation de cet édifice, remarqua que le toit d'une grande tour manquait et que des ouvriers étaient occupés à le réparer; mais, avant qu'elle interrogeât Casse-Noisette, celui-ci contentait déjà sa curiosité.

— Il y a quelque temps, dit-il, ce

château fut menacé d'une destruction entière. Le géant Bouchefriande, passant par là, mordit le haut d'une tour, et s'attaquait déjà à la coupole lorsque les bourgeois lui apportèrent en tribut tout un quartier de la ville et une partie du bois des Confitures, dont il se contenta.

Le discours de Casse-Noisette fut interrompu par une douce musique; les portes du château s'ouvrirent, et douze petits pages, armés de flambeaux, en sortirent; leur tête était formée d'une seule petite perle, leurs corps de rubis et d'émeraudes; ils étaient suivis de quatre dames en qui il était impossible de méconnaître des princesses; elles embrassèrent tendrement Casse-Noisette en s'écriant : — O mon prince! mon excellent prince! ô mon frère! — Casse-Noisette semblai très-ému il s'essuyait fréquem-

ment les yeux; puis, saisissant la main de Marie, il dit d'un ton pathétique :

— Voici mademoiselle Marie, fille d'un digne conseiller en médecine qui m'a sauvé la vie. Je parle de mademoiselle Marie, et non pas du docteur. Elle a jeté sa pantoufle contre mon ennemi mortel, elle m'a procuré le sabre d'un colonel en retraite, et c'est à elle que je dois la mort du roi des rats.

Les dames se jetèrent au cou de Marie en l'accablant de complimens, et la conduisirent dans le château, dont les murs étaient de cristal, où on lui servit un repas magnifique. Au milieu du festin, la plus belle des sœurs de Casse-Noisette lui présenta une coupe pleine d'un sirop délicieux, et, tandis que Marie buvait à petits coups, Casse-Noisette contait toute son aventure en l'entremêlant des louanges de Marie.

Pendant ce récit, Marie crut s'apercevoir que les paroles du prince devenaient de moins en moins distinctes; les pages, les princesses perdaient aussi peu à peu de leurs couleurs éclatantes; enfin tout s'affaiblit graduellement et se perdit dans un mouvement insensible qui la berçait doucement.

CONCLUSION.

Prr — pouff! fut le bruit qu'on entendit tout-à-coup. Marie tomba d'une hauteur prodigieuse : ce fut une terrible chute! Mais elle ouvrit les yeux aussitôt et se trouva couchée dans son petit lit. Il était grand jour, et sa mère était

devant elle, qui lui disait : — Mais comment peut-on dormir aussi long-temps! le déjeûner est déjà prêt!

— O ma mère, ma chère mère, où m'a conduite cette nuit le jeune M. Drosselmeier! que de belles choses j'ai vues!

Marie conta tout son voyage à sa mère, et celle-ci lui dit : — Tu as fait un beau rêve, ma chère Marie, mais il faut chasser tout cela de ta mémoire.

Marie soutint opiniâtrement qu'elle n'avait pas rêvé, mais qu'elle avait vu en réalité toutes ces choses. Sa mère la fit lever, la conduisit vers l'armoire à vitres, prit le casse-noisette, qui était à sa place ordinaire, et lui dit : — Petite folle que tu es, comment peux-tu croire que cette poupée de bois de Nuremberg a de la vie et du mouvement?

— Mais, chère mère, dit Marie, je

sais bien que ce petit casse-noisette est le neveu du parrain Drosselmeier.

Le conseiller en médecine, qui venait d'entrer, rit aux éclats.

— Ah ! reprit Marie les larmes aux yeux, tu te moques de Casse-Noisette, mon père, et il a cependant fort bien parlé de toi en me présentant aux princesses ses sœurs dans le château de Frangipane !

Les rires augmentèrent de plus belle, et la mère, ainsi que Fritz, en prirent leur part. Marie s'échappa alors, courut dans la chambre voisine, en rapporta les sept couronnes du roi des rats que Casse-Noisette lui avait remises dans la nuit précédente, et les présenta à sa mère. Le conseiller en médecine examina, dans un vif étonnement, ces petites couronnes artistement travaillées, brillantes et d'un métal inconnu. Il ne pouvait non plus se lasser d'ad-

mirer ce travail, qui ne pouvait avoir été fait par des mains humaines, et toute la famille insista pour savoir d'où venait cette merveille. Marie eut beau dire la vérité, on refusa de la croire; son père la traita fort rudement et la nomma une menteuse. La pauvre enfant pleurait amèrement et ne pouvait que répéter son dire.

Tout-à-coup la porte s'ouvrit et le parrain entra. — Que vois-je! dit-il, ma filleule Marie pleure et gémit! qu'a-t-elle donc?

Le conseiller en médecine lui dit ce qui s'était passé et lui montra les couronnes. Dès que le parrain les eut aperçues, il se mit à rire : — Folies, dit-il, ce sont les petites couronnes que je portais, il y a quelques années, à la chaîne de ma montre et que j'ai données à Marie, le jour de sa naissance,

lorsqu'elle eut deux ans : ne vous en souvenez-vous plus?

Personne ne s'en souvint, mais Marie sauta au cou de son parrain : — Ah ! toi, qui sais tout, parrain, lui dit-elle, dis donc toi-même que mon Casse-Noisette est ton neveu et qu'il m'a donné ces couronnes !

Le parrain fit une grimace sans répondre, et le conseiller en médecine, prenant la main de Marie, lui défendit de parler de toutes ces folies si elle ne voulait pas qu'il jetât son Casse-Noisette par la fenêtre.

Marie ne parla plus de ses aventures, mais les souvenirs du merveilleux pays des poupées l'entouraient de fraîches et riantes images ; elle devint rêveuse, pensive, et elle restait tout le jour immobile au lieu de jouer comme autrefois. Un jour il arriva que le parrain raccommoda une horloge dans la mai-

son du conseiller en médecine. Marie, assise devant l'armoire, contemplait le casse-noisette. Tout-à-coup elle s'écria involontairement : — Ah ! monsieur Drosselmeier, si vous viviez réellement, je ne ferais pas comme la princesse Pirlipat, et je ne vous repousserais pas parce que vous avez cessé d'être un beau jeune homme !

Au même moment, il se fit un tel vacarme que Marie tomba évanouie sur son fauteuil. Lorsqu'elle revint à elle, sa mère la releva en disant : — Comment une grande fille comme toi se laisse-t-elle ainsi tomber ! Voici le neveu du conseiller de justice qui arrive de Nuremberg ; allons, sois bien sage.

Elle leva les yeux ; le conseiller avait remis sa perruque, passé son habit jaune ; il souriait avec satisfaction, et tenait par la main un jeune homme un peu petit, mais fort bien fait. Son vi-

sage, rouge et blanc, semblait un mélange de sang et de lait; il portait un joli frac rouge orné de galons d'or, des bas de soie blancs et des souliers; il avait un joli bouquet de fleurs dans son jabot, une belle coiffure poudrée, et une charmante queue par derrière; sa petite épée semblait faite de pierres précieuses, tant elle brillait, et son petit chapeau, qu'il portait sous le bras, luisait comme la plus belle soie. Le jeune homme montra tout de suite ses belles manières en apportant à Fritz un beau sabre, et à Marie des figures de sucre et des gâteaux tout semblables à ceux que les souris avaient mangés. A table, il cassa des noix pour tout le monde : les plus dures ne lui résistaient point; de la main droite il les portait à sa bouche, de la gauche il tirait sa queue, et crac! la noix tombait en pièces.

Marie devint rouge de feu en recon-

naissant le jeune homme, et plus rouge encore lorsque, après dîner, le jeune Drosselmeier l'engagea à venir avec lui dans la chambre à l'armoire. A peine y fut-il qu'il tomba à ses genoux en disant : — Ma belle demoiselle, vous voyez à vos pieds l'heureux Drosselmeier, à qui vous avez sauvé la vie à cette même place! — Vous promîtes de ne pas me repousser comme l'a fait la princesse Pirlipat, et aussitôt je repris ma première forme. O belle demoiselle! accordez-moi votre main, partagez mon royaume et ma couronne, et régnez avec moi dans le château de Frangipane, où je suis roi!

Marie le releva et dit à voix basse : — Vous êtes bon et doux, et, comme vous avez un royaume bien agréable et bien joyeux, je vous accepte pour mon époux.

Marie devint la fiancée du prince.

Un an après il vint la chercher dans un carrosse d'or, attelé de chevaux d'argent. A sa noce dansèrent vingt-deux mille poupées ornées de perles et de diamans, et présentement Marie doit être encore reine de ce pays, où l'on voit des arbres de Noël, des châteaux de Frangipane, et bien d'autres merveilles, — quand on a des yeux pour les voir.

FIN DU CASSE-NOISETTE.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


IN
Y